



*Dessiné par M<sup>re</sup> Ribault.*

*Gravé par Bannier.*

*Journal des Dames de Madrid*  
 Ayuntamiento de Madrid

*1<sup>er</sup> N<sup>o</sup> de la 4<sup>a</sup> année.*



Ayuntamiento de Madrid



# JOURNAL

## DES DEMOISELLES.

Instruction.

DE

### La Distribution des Climats

A LA SURFACE DE LA TERRE.

Rien n'est plus admirable que la diversité des climats que nous présente le globe. C'est à elle que nous devons cette diversité de peuples qui fait du genre humain un ensemble à la fois si complexe et si riche. Si le climat était uniforme d'un bout du monde à l'autre, les hommes ne se connaîtraient peut-être pas encore. Que trouveraient-ils dans les pays les plus lointains qui ne se trouvât également chez eux et sous leur main? Quelle raison les porterait à traverser l'Océan et les déserts pour aller chercher en d'autres pays un négoce que le champ voisin leur offrirait tout aussi bien? Chacun resterait chez soi, vivant avec ceux de ses alentours, et ne se soucierait pas de nouer des communications fatigantes et sans profit avec des régions séparées de sa demeure par de longues distances; ces milliers de navires qui sillonnent la mer dans tous les sens, marchant continuellement d'un climat vers un climat nouveau, n'auraient jamais été

abattus par la hache dans les bois, et l'Océan, au lieu d'être, comme il l'est pour nos navigateurs, la route universelle, paraîtrait aux habitants sédentaires de ses rivages un abîme infranchissable et sans bornes. Ce n'est donc pas un des moindres bienfaits de la Providence que d'avoir disposé la terre d'après un tel plan qu'il existe à peine sur le sol deux points exactement pareils. Voulant que la multitude des hommes répandus sur cette sphère immense, qu'elle leur a assignée pour séjour, vivent ensemble comme une famille, il fallait qu'elle mit en eux un désir permanent de rapprochement et de commerce, et c'est par la diversité des climats que se soutient, avec un instinct merveilleux, cette féconde et incessante activité.

Non seulement cette sage disposition nous enrichit en permettant à la terre de nous fournir les productions les plus variées, mais elle redouble l'intérêt que nous inspire le genre humain, en en faisant la chose du monde dont l'étude est la plus curieuse et la plus attrayante. S'il est vrai que l'ennui naisse de l'uniformité, ce n'est pas de cette étude qu'il pourrait naître. Notre imagination franchit à peine l'espace de quelques lieues, et voici de nouveaux cantons, de nouveaux costumes, de nouvelles industries, de nouvelles habitudes; qu'elle poursuive sa quête sur le globe, et partout de nouveaux spectacles l'attendent et la frapperont, et la nou-



veauté ne cessera pas un instant de la tenir en éveil. Le Nord, avec sa population rare et à demi étouffée dans ses terriers enfumés ; les tribus nomades ou sauvages faisant paître de toute antiquité leurs troupeaux, ou chassant le gibier dans les froides et immenses plaines de l'Asie ou des Deux-Amériques ; les nations policées, parées de tout le luxe de l'industrie et des arts, assises dans les villes des régions moyennes ; puis, sous l'équateur et au voisinage des tropiques, le ciel ardent, la végétation splendide, la race humaine sans génie et comme accablée sous les feux du soleil ; partout le climat dictant ses lois, et marquant son caractère depuis la cabane du pauvre jusqu'au palais des princes, depuis le plus mince détail de l'arrangement domestique jusqu'aux lois les plus fondamentales du gouvernement et de l'état. Montesquieu a écrit son plus fameux ouvrage pour montrer que les institutions qui régissent les peuples dérivent en général du climat auquel ils sont soumis, et cette idée, aussi profonde que vraie, ne saurait être contestée.

La connaissance des climats est donc une des plus belles et des plus profitables études qu'on puisse se proposer. Elle est pleine de difficultés de toute espèce, mais la clarté des résultats auxquels elle conduit cause une satisfaction qui sert de récompense. Nous allons donc chercher à faire comprendre d'une manière simple et rapide quelles sont les causes qui déterminent le climat propre à chaque pays, et de cet enseignement nous aurons le plaisir de voir ressortir, comme conclusion finale, la supériorité de l'Europe, et en particulier de notre beau pays, sur le reste du monde.

Si la terre était un globe doué d'une courbure uniforme et d'une surface exactement de même nature sur tous les points, la loi de distribution des climats serait d'une simplicité extrême ; car les pays situés à la même distance de l'équateur se trouvant tous dans des conditions sembla-

bles, jouiraient aussi tous ensemble d'une température parfaitement semblable. Les climats toujours les mêmes sur la même parallèle se succéderaient régulièrement depuis les pôles jusque sous l'équateur. C'est même ainsi que l'on se contente la plupart du tems de considérer les choses, lorsque l'on dit que les pays sont d'autant plus chauds qu'ils sont plus méridionaux, et que l'on se persuade que les pays situés sous la même latitude sont traités de la même manière sous le rapport des saisons. Cette manière de voir n'est pas absolument fausse, mais peu s'en faut, tant elle s'écarte, sous certains points, de la stricte vérité. Les causes qui déterminent la nature du climat sont beaucoup plus complexes ; outre la distance à l'équateur, les principales sont l'élévation du pays au-dessus du niveau de l'Océan, le voisinage des lacs ou de la mer, la direction habituelle des courans d'air, enfin l'épaisseur de l'enveloppe de végétaux qui recouvrent la surface du sol. L'espace sidéral à travers lequel notre globe circule est d'un froid glacial : on a calculé que la température est d'environ 60° au-dessous de la glace fondante. Transportons-nous donc hors de la terre, et marchons vers le soleil ; notre poitrine va être brûlée de ses ardens rayons, tandis que nos épaules, tournées vers l'espace glacé, se sentiront envahies par le froid de la mort. Sur la terre ce mal n'existe pas ; nous sommes entourés de tous côtés par l'atmosphère qui, semblable à une immense couverture, nous protège contre les rigueurs du ciel ; c'est elle seule qui, en retenant la chaleur autour de nous, nous évite d'être gelés, et fait en sorte qu'il reste encore de la chaleur au-dessus de nos têtes, alors que les rayons du soleil ont disparu derrière l'horizon, et que nous n'apercevons plus que la lumière glacée des étoiles. Grâce à elle, la situation de la terre peut être exactement comparée à celle d'une serre chaude qui, au milieu des frimas de l'hiver, reçoit à tra-



vers son enveloppe diaphane les rayons bienfaisans du soleil, qu'elle arrête au passage, et ne laisse plus sortir. La végétation prospère à l'abri des vitraux, et brave dans l'heureuse enceinte la température rigoureuse qui règne à l'extérieur, et qui assiège vainement le seuil de la porte. Mais prenons les ailes des oiseaux, et élevons-nous dans les régions de l'air, la molle couverture étendue par la Providence sur nos têtes commence à devenir plus légère, l'enveloppe préservatrice s'amincit, le froid du dehors pénètre jusqu'à nous, et se fait sentir de plus en plus, à mesure que notre ascension nous écarte du niveau des campagnes; continuons cependant, et montons encore: non seulement nous ne respirons déjà presque plus, mais la fièvre nous gagne, notre sang se fige, notre vie s'évanouit et chancelle, et malgré les éblouissantes lueurs du soleil, voici que nous allons mourir. Demandez aux muletiers de la Colombie qui gravissent les hautes gorges des Andes s'il suffit de se trouver sous l'équateur pour jouir des bienfaits d'une température élevée; ils vous répondront en vous montrant le long de ces sentiers nus et sinistres les humbles croix placées sur la tombe de neige de ceux qui se sont endormis dans le froid, pour ne plus connaître le réveil.

En effet, il existe une analogie surprenante entre le spectacle qui frappe les yeux du voyageur lorsqu'il s'élève depuis le pied d'une montagne jusqu'à son sommet, et celui qui se déroulerait plus lentement devant lui s'il s'avancait depuis le pied de cette montagne jusqu'aux régions polaires. Sous le rapport de la succession des climats, des végétaux, des espèces animales, suivant la hauteur de ses diverses zones au-dessus de l'Océan, une montagne de l'équateur est une représentation presque parfaite de tout l'ensemble d'un hémisphère: c'est un demi-monde en petit. Dans la partie inférieure, une chaleur étouffante, des champs de

cannes à sucre, de bananiers, des palmiers de toute espèce balançant leurs élégans panaches, les crocodiles nageant dans les eaux, les grands serpens glissant dans les herbes, les singes, les tigres, les autruches, et toute cette population animale amie de la chaleur. A un niveau plus élevé, des nuages, des pluies fréquentes, une température modérée, des champs de blé et des prairies comme dans nos campagnes; plus de palmiers, mais des arbres à feuillage touffu analogues aux nôtres, des ours, des troupeaux de cerfs, des sangliers; on se croirait presque en Europe. Si l'on poursuit, la végétation devient rare et rabougrie, comme dans le nord de la Suède; bientôt il n'y a plus que des lichens et un maigre gazon, ainsi que dans les îles les plus avancées de l'Océan polaire; les animaux, à part quelques oiseaux, désertent de concert ce climat trop sévère; un peu plus loin les mousses elles-mêmes disparaissent, et de même que sous le pôle, on ne trouve plus que des rochers de glace et des champs de neige réfléchissant, sans jamais se fondre, les rayons du soleil: c'est sous l'équateur un hiver éternel.

Si aux mêmes niveaux que les diverses stations que nous venons d'indiquer, on imagine des plateaux, des pays plus ou moins étendus, les climats qui s'y feront sentir seront exactement en rapport avec ceux qui se succèdent sur les divers degrés de la montagne. Il n'y a pas un champ sur la terre qui ne pût, si quelque fond souterrain s'élevait en montagne, gagner une région située maintenant au-dessus de lui et dans laquelle le climat polaire est souverain. Ce climat n'appartient pas exclusivement aux régions du pôle; il enveloppe le globe tout entier, marquant en tous pays sa présence par les glaciers et les neiges attachés à demeure aux cimes les plus élevées des montagnes. Elevant de plus en plus les limites de son domaine, à mesure que les chaleurs de l'équateur le forcent de s'écarter des par-



ties basses de la terre ; mais ne cessant jamais de régner quelque part dans le ciel. La hauteur à laquelle on aperçoit la couronne de neige qui , durant les fortes ardeurs de l'été , continue à dominer comme une éclatante auréole sur la crête dentelée des chaînes de montagnes, donne pour chaque contrée la règle de la succession verticale des climats. Si nous suivons du pôle à l'équateur ces jalons à sommité blanchie qui émaillent çà et là les continents de leurs lignes sinueuses , nous allons les voir grandir suivant une loi régulière , rangés , sauf les accidens , par zones concentriques , et toujours pour la même latitude marqués de blanc à la même hauteur. Sous le pôle , ils plongent dans la mer ; peu à peu ils grandissent ; vers le milieu de la Suède , ils ont déjà quinze cents mètres de hauteur ; dans nos Alpes , mille mètres de plus ; des tropiques à l'équateur , ils montent depuis quatre mille cinq cents jusqu'à cinq mille mètres. Dans toutes ces contrées , aux niveaux intermédiaires se rencontrent les climats marqués entre celui d'en bas et celui du sommet. Pour connaître le climat d'un pays , il ne suffit donc pas de savoir s'il est plus ou moins voisin de l'équateur ; mais il est nécessaire de savoir en même temps s'il est plus ou moins élevé au-dessus de l'Océan. Ce sont là deux élémens aussi importans l'un que l'autre , et qu'il faut préalablement combiner.

Il ne manque pas de pays , même considérables , ainsi placés par suite de l'irrégularité de la courbure du globe à une grande hauteur au-dessus du niveau de l'Océan. C'est surtout sous les tropiques , et aux environs de l'équateur , que l'on en rencontre un grand nombre ; et cette disposition est si sage et si bien calculée , que l'on ne peut manquer d'y reconnaître la main de la Providence , qui a voulu soustraire ces vastes étendues de terrain aux inconvéniens d'un climat trop ardent , en les élevant jusqu'au niveau des zones les plus tempérées de l'atmosphère.

Le Mexique , assis sur un plateau à deux mille mètres au-dessus de Cuba et de la Jamaïque , jouit d'une température de printemps , tandis que dans ces îles , au-dessous de lui et sur la même parallèle , les noirs succombent sous le rayonnement du soleil. Le plateau de Quito , dans le Pérou , plus rapproché de l'équateur , est encore plus élevé que celui du Mexique , et échappe de même aux feux qui desséchent les plaines inférieures. En Asie , l'immense plateau du Thibet , situé à la hauteur des neiges du Mont-Blanc , donne à ses habitans , sous la même latitude que les déserts du Sahara , tous les avantages d'un climat aussi modéré que celui de l'Europe. L'Abyssinie , au milieu des régions les plus brûlantes de l'Afrique , sur une étendue presque égale à celle de la France , offre au voyageur l'image des plus fraîches vallées de la Suisse ; des pâturages , des troupeaux , des villages groupés sur la pente des montagnes , des eaux diaphanes , des lacs , des glaciers et des cimes neigeuses. Ce n'est qu'à la sortie de cet heureux pays que le climat africain ressaisit son empire : les lions , les tigres , les panthères , tous ces féroces habitans de la plaine , rôdent à l'entour de ses frontières sans jamais les franchir , et l'on dirait une île européenne suspendue comme par enchantement au-dessus des sables calcinés du désert. Qui nous dit que dans cette Afrique centrale , que nous ne connaissons pas encore , et que nous nous figurons comme la proie de la plus intolérable chaleur , ne se trouvent pas d'immenses régions logées par l'attention bienfaisante de la nature dans la zone aérienne des climats tempérés , et propres , comme les pays moyens , au séjour des peuples policés et au développement de la civilisation ? C'est ainsi qu'un simple changement d'un millier de mètres dans la hauteur se trouve devenir aussi fécond en résultats nouveaux pour les hommes , qu'un changement de plusieurs milliers de lieues dans la distance , et que nous voyons la



Providence, à l'aide d'une inflexion à peine sensible dans la convexité d'un méridien, atteindre d'un premier coup, et avec un admirable naturel, à la solution d'un problème qui, s'il n'était expliqué par la réalité, nous aurait peut-être semblé au-dessus de toute raison et de toute croyance.

Dans un prochain article, nous nous occuperons de l'étude des autres élémens climatériques, et particulièrement de la différence de l'action des rayons solaires sur les parties solides et liquides de la surface du globe. On en verra sortir des aperçus encore plus curieux que ceux que vient de nous fournir la considération des hauteurs.

N. D.

## Littérature Française.

### REVUE LITTÉRAIRE.

(2<sup>e</sup> ET D<sup>re</sup> ARTICLE.)

*Souvenirs d'un Voyage en Orient* par M. de Lamartine.

Les deux premiers volumes et une partie du troisième du Voyage de M. de Lamartine en Syrie, contenant le récit de ses courses dans le Liban, à Jérusalem, à Damas, sont des modèles achevés d'éloquence et de style.

Mais, dès que le vaisseau qui devait ramener M. de Lamartine en Europe eut levé l'ancre pour s'éloigner de la terre d'Orient, l'auteur des souvenirs devient historien et diplomate, et dans le séjour qu'il fait à Constantinople, les faits prennent la place des descriptions. Cette seconde partie, fort instructive, n'est pas à mon sens la moins intéressante de l'ouvrage. Ordinairement les Turcs refusent aux chrétiens l'entrée de leurs mosquées; cependant, les ambassadeurs étrangers

ayant le droit de les visiter le jour de leur présentation, M. de Lamartine accompagna l'amiral Roussin dans la visite qu'il fit des temples musulmans.

La mosquée restée sous l'invocation de Sainte-Sophie est, je crois, la plus ancienne église chrétienne; elle fut bâtie par Constantin; on y retrouve les traces de la décadence de l'art; pourtant l'aspect de l'édifice est beau, vaste et sombre, dépouillé comme il est aujourd'hui de tout objet du culte extérieur, il inspire le silence et l'effroi comme un tombeau abandonné.

Un long et large péristyle couvert et fermé, ainsi que l'est celui de Saint-Pierre de Rome, précède le temple; des colonnes de granit d'une prodigieuse élévation, mais encaissées dans la muraille avec laquelle elles font corps, séparent le vestibule des parvis; une large porte donne accès dans l'intérieur; les portes latérales de l'église sont ornées de magnifiques colonnes de porphyre, de granit égyptien et de marbres précieux. Ces colonnes, d'ordres, de matières et de proportions diverses, sont évidemment des dépouilles enlevées à d'autres sanctuaires; ainsi l'Olympe d'Orphée, d'Hésiode, d'Homère, l'Évangile et le Coran, sont représentés dans Sainte-Sophie par de muets et froids témoins. Je viens de vous signaler les colonnes arrachées aux temples de Jupiter ou de Mars; bien au-dessus d'elles, et soutenu par de gigantesques piliers en maçonnerie, s'élève un dôme majestueux et aérien. Ce dôme est revêtu en mosaïques qui forment des tableaux où sont représentés les quatre évangélistes. Lorsque les musulmans, qui ne souffrent aucune image dans leurs mosquées, voulurent après la conquête de Constantinople livrer Sainte-Sophie à leur culte, ils firent couvrir ces mosaïques d'une épaisse couche de plâtre; mais aujourd'hui, que l'enduit se détache par places, saint Mathieu et saint Marc couvrent déjà d'un œil flamboyant les musulmans accroupis sur les dalles



du temple. Ceux qui croient que Constantinople n'échappera pas à la Russie regardent cette apparition des apôtres comme un présage de la domination russe.

L'islamisme n'a apporté dans Sainte-Sophie qu'une chaire du haut de laquelle un iman lit au peuple quelques versets du Coran. La religion de Mahomet n'a pas besoin d'autre emblème, le prophète n'a enseigné aux Arabes du désert que la foi, la prière et la charité. Ses disciples ont soigneusement conservé les deux premiers ; leur vie n'est qu'une longue méditation, car le fatalisme qui les perd n'est autre chose qu'une confiance, mal dirigée, dans la volonté et la puissance de Dieu. Quant à l'amour du prochain, c'est à ceux qui prennent le titre de successeurs du bras droit du prophète à répondre.

Il est un lieu encore plus impénétrable que les mosquées, c'est le sérail. Depuis lady Montaignu, aucun Franc n'avait pu le parcourir en entier. M. de Lamartine est le premier qui ait obtenu cette faveur.

Tout le monde entre dans la première cour du palais ; elle est spacieuse, plantée de beaux arbres, il y en a de séculaires : les Tures, qui recherchent l'ombrage, respectent les arbres ; jamais ils n'en abattent un sans une nécessité absolue.

La seconde cour ne s'ouvre que pour les employés du sérail et les ambassadeurs étrangers, seulement le jour de leur réception. La troisième est interdite à tous les étrangers sans exception aucune ; et M. de Lamartine se voyait au moment d'être arrêté dans sa visite, lorsque sa bonne fortune lui envoya un officier du sultan, que son zèle à propager les innovations avait mis dans les bonnes grâces de son maître ; toutes les barrières s'abaissèrent devant ce favori.

Un peu en avant d'un corps de logis occupé par les cuisines, est un charmant petit palais qui fut autrefois la demeure des sultans, mais où logent à présent les

Icoglans, ou pages de sa hauteesse. Ces Icoglans sont des enfans de bonne famille, quelquefois de jeunes esclaves que le grand-seigneur fait élever et instruire pour les rendre propres, soit aux emplois du sérail, soit aux charges de l'empire.

Le régime de cette école n'a rien de commun avec celui de nos maisons d'éducation ; chez nous, tout est austère et pauvre ; en Turquie, au contraire, les jeunes gens vivent au milieu du luxe ; ils habitent un palais, leur salle de récréation est dans un kiosque, des divans de soie règnent à l'entour de cette pièce, des fontaines ruisselantes dans des coupes de marbre y répandent une agréable fraîcheur ; de nombreux esclaves aux ordres de ces jeunes gens tiennent toujours prêts les pipes, les sorbets, le café et la glace.

Les études des Icoglans sont à présent dirigées vers les sciences interdites jadis aux musulmans, et dont la connaissance est devenue indispensable aux réformes entreprises par Mahmoud. Ces jeunes élèves se portent à ces études avec enthousiasme ; mais Dieu seul peut savoir si ces pauvres enfans seront les soutiens ou les victimes du nouveau système.

En sortant du palais des Icoglans, tout l'espace que l'on a devant soi est borné par un bâtiment d'une grande étendue. Là sont les appartemens du grand-seigneur. Ils se composent de vastes pièces ayant des attributions différentes, mais où règne une grande monotonie de décorations et d'ameublement : point d'objets d'art, ni aucun de nos meubles d'Europe. Mahmoud a bien quelques acquisitions en ce genre, mais il les a fait placer dans ses palais d'été.

Un vaste horizon, de la verdure, le murmure des eaux, voilà les biens que prise le musulman ; les plus pauvres cherchent à se les procurer ; ils habitent sur les toits de leurs maisons, et s'ils ont un peu d'espace, ils y plantent un arbre



qu'ils soignent avec amour. Aussi le luxe et la puissance des maîtres de l'empire éclatent dans la situation de leurs palais. Rien n'est comparable à la vue que l'on découvre de la plate-forme sur laquelle est bâti le sérail de Constantinople. Ce site enchanteur, je serais impuissante à vous le faire comprendre autrement que par une citation qui dépasserait les bornes de cet article.

Pendant son séjour en Judée, M. de Lamartine recueillit des documens du plus haut intérêt sur les mœurs des Arabes Bédouins, qui habitent les déserts de la Syrie et de la Mésopotamie ; ce sont les notes de Fatalla Saycyhis.

Fatalla s'était attaché à M. de Lascaaris de Vintimille qui, sous le nom de Cheik Hibraïm, négociait pour réunir toutes les tribus du désert dans une même alliance, afin d'ouvrir par leur entremise la route de l'Inde aux Français. Un séjour de quatre années parmi ces peuples nomades, joint au grand rôle que joua son maître, a mis Fatalla à même de connaître les mœurs des Bédouins. Rien de plus original que ce qu'il raconte de leur probité dans le pillage des caravanes, qui est leur seule récolte. La foi religieuse avec laquelle ils gardent leur parole, leur sobriété, leur courage, leur activité, forment avec le respect et l'adoration qu'ils ont pour leurs femmes les principaux traits de leur caractère. Il ne faut pas croire cependant que ces femmes des Bédouins, dont les noms sont invoqués dans les combats, mènent une vie molle et oisive au sein du luxe : on les consulte, on les révère ; mais on ne les sert pas. Ce sont elles qui dressent les tentes lorsque la tribu s'arrête, et qui les lèvent lorsque l'on se remet en marche. Ce sont elles qui traient les chamelles, les brebis, préparent les repas, et entretiennent les vêtemens peu somptueux de la famille.

Fatalla raconte avoir vu, dans une

marche forcée vers l'orient, marche qui devait durer plusieurs jours, des femmes, suspendues à des courroies, traire leurs chamelles sans s'arrêter ; d'autres qui moulaient le blé, et, toujours marchant, passaient à leurs compagnes la farine sortant du moulin à bras ; celles-ci, après l'avoir pétrie à l'aide de l'eau suspendue dans une outre aux flancs de leur chamelle, la passaient à d'autres femmes qui, sans ralentir la marche, faisaient cuire cette pâte dans des fers creux, semblables à nos gaufriers, chauffés sur un fourneau placé sur le col de leur monture. Ces galettes étaient faites avec du lait, la seule nourriture de ces Arabes, hommes, femmes et enfans. Les chevaux, les chameaux, les dromadaires, avaient, suspendu au col, un sac contenant un peu d'orge qu'ils mangeaient en marchant ; et, à défaut d'eau, ils buvaient aussi du lait. Mais à ces jours d'abstinence succédaient les jours des grands festins, ceux où l'on célébrait des noces, par exemple, où l'on servait aux convives des pyramides de riz de six pieds de hauteur, surmontées d'un mouton entier ou d'un quartier de chameau rôti.

La jeune fille arabe n'apporte point de dot à son époux ; ce sont au contraire ses parens qui stipulent le prix qu'elle doit recevoir, prix qu'ils élèvent en proportion du mérite de l'accordée : vingt chamelles, deux cents moutons, deux esclaves noirs et un riche trousseau, sont des présens ordinaires. Lorsque les cérémonies d'usage sont terminées, le mari, à la tête de ses parens et de ses amis, vient pour enlever sa nouvelle épouse ; il trouve les jeunes gens de la tribu rangés devant la tente de la mariée, pour s'opposer à ce dessein. Là se livre un combat où de chaque côté on fait assaut de courage et d'adresse, et qui amène souvent de sanglantes catastrophes.

Dans les guerres de tribu à tribu, la jeune fille arabe joue un rôle à la fois imposant et périlleux. Voici comment



Fatalla raconte ce qu'il a vu pratiquer dans la grande bataille que les Bédouins de Syrie livrèrent aux Wahabis, qui se refusaient à entrer dans la grande alliance préparée par M. de Lascaris. Le drayhi, chez les Bédouins, ordonna de préparer le *halfi* : cette singulière cérémonie consiste à choisir la plus belle des filles, que l'on place dans un handay (sorte de palanquin) que porte une chamelle d'une éclatante blancheur.

Le choix de la fille qui doit occuper le handay est important, car le succès de la bataille dépend presque toujours d'elle. Placée en face de l'ennemi, entourée de l'élite des guerriers de sa tribu, elle doit les exciter au combat : c'est autour d'elle que se passe l'action principale. Autour d'elle se font des prodiges de valeur pour la défendre, car si le *halfi* tombait au pouvoir de l'ennemi, tout serait perdu. La jeune Arabe choisie par le drayhi se nommait *Arkie*, elle réunissait au plus haut degré la beauté, le courage et l'éloquence.

Pendant trente-sept jours que dura la guerre, ou plutôt la longue bataille livrée par le drayhi aux Wahabis, le cœur d'*Arkie* ne faiblit pas un instant. Les plus braves guerriers venaient redemander des forces et de l'enthousiasme à ses regards et à ses paroles ; elle ne cessait de les exciter, de les encourager et d'applaudir à leurs efforts. Elle animait les vieillards en louant leur valeur et leur expérience, les jeunes gens, en promettant sa main à celui qui lui apporterait la tête du chef des Wahabis.

Ces longues batailles, comme celles des héros d'*Homère*, sont souvent interrompues par des combats singuliers où les plus braves des deux partis viennent mesurer leurs forces, en invoquant le nom de la beauté de leur *halfi*. Cette fois la victoire définitive resta aux champions d'*Arkie*, aux amis que M. de Lascaris et son serviteur Fatalla avaient acquis à Napoléon.

ALIDA DE SAVIGNAC.

## Littérature étrangère.

Joseph Addison, né en 1672, à Miston, dans le Wiltshire, bourg où son père était recteur, fut envoyé à quinze ans à l'université d'Oxford, où il composa plusieurs poèmes qui excitèrent l'admiration de ses maîtres. En 1695, il dédia un poème au roi Guillaume, qui n'avait aucun goût pour la littérature, mais qui, sur la foi de ses ministres, encouragea le jeune homme. Addison ayant témoigné le désir de voyager, obtint pour cet effet une pension de 300 livres sterling, vint en France et s'arrêta une année entière à Blois, sans doute pour y apprendre le français ; de là il alla en Italie. Pendant ce tems les ministres furent changés, on ne lui paya plus sa pension ; Addison revint pauvre en Angleterre ; mais ayant chanté dignement la bataille de *Blenheim*, il obtint la place de commissaire des appels. Lorsque le marquis de Warton fut nommé vice-roi d'Irlande, Addison le suivit en qualité de secrétaire. De retour en Angleterre, en 1713, il fit la tragédie de *Caton*, qui eut un succès extraordinaire. En 1715, il composa le *Tambour*, ou il revient des *Esprits*, pièce que Destouches a imitée pour notre théâtre sous le titre du *Tambour nocturne*.

Après la mort de la reine Anne, Addison fut porté par les circonstances à la place de secrétaire-d'état, en 1717. Après beaucoup de soins et de tems, il avait épousé la comtesse douairière de Warwick, femme vaine, qui consentit à l'épouser, dit Samuel Johnson, à peu près sur le même pied qu'une princesse du sang ottoman épouse un sujet turk ; le grand-seigneur en la mariant lui dit : *Fille, je te donne cet homme pour esclave*. C'est dans le *Spectateur* qu'Addison s'est montré tour à tour un sage moraliste, un observateur pénétrant de la nature hu-



maine, un censeur, tantôt sévère, tantôt plaisant, des vices et des travers de son siècle, et surtout un écrivain pur, clair et élégant qui a contribué plus qu'aucun autre à fixer la langue anglaise.

Addisson mourut d'hydropisie en 1719. Nous finirons par un trait qui peint et honore le caractère de cet homme célèbre. Lorsqu'il épousa la comtesse de Warwick, elle avait un fils dont il voulut

surveiller l'éducation; mais ce jeune homme répondit mal aux soins d'Addisson. Près de sa fin, il le fit approcher de son lit, lui donna encore quelques conseils paternels et finit par lui dire d'un ton attendri : « J'ai désiré que vous assistassiez » à mes derniers momens, afin que vous » vissiez avec quel calme meurt un chrétien. »

## FRAGMENT ANGLAIS.

### THE SPECTATOR.

#### AN EXTRAVAGANT DREAM.

I was invited, methought, to the dissection of a *Beau's head*. An imaginary operator opened it with a great deal of nicety, which, upon a cursory and superficial view, appeared like the head of another man; but upon applying our glasses to it, we made a very odd discovery, namely, that what we looked upon as brains, were not such in reality, but an heap of strange materials wound up in that shape and texture, and packed together with wonderful art in the several cavities of the skull. For, as Homer tells us; that the blood of the gods is not real blood, but only something like it: so we found that the brain of a Beau is not real brain, but only something like it.

The *pineal gland*, which many of our modern philosophers suppose to be the seat of the soul, smelt very strong of essence and orange flower water, and was encompassed with a kind of horny substance, cut into a thousand little faces or mirrors, which were imperceptible to the naked eye, insomuch that the soul, if there had been any here, must have been always taken up in contemplating her own beauties.

We observed a long cavity in the *sinciput*, that was filled with ribbons, lace, and embroidery, wrought together in a most curious piece of network, the parts of which were likewise imperceptible to the naked eye. Another of these cavities was stuffed with invisible *billets doux*, love letters, pricked dances and other trumpery of the same nature. In another we found a kind of powder, which set the whole company a snee-

### LE SPECTATEUR.

#### UN RÊVE EXTRAVAGANT.

Il me sembla que j'étais invité à la dissection de la tête d'un élégant. Un anatomiste l'ouvrit avec beaucoup de soin, et d'après un examen léger et un aperçu superficiel, elle paraissait semblable à la tête d'un autre homme; mais en y appliquant nos loupes, nous fîmes une très-bizarre découverte: c'est-à-dire que ce que nous prenions pour de la cervelle n'en était pas dans le fait, mais bien un amas de matières étranges enveloppées sous cette forme, sous ce tissu et réunies avec un art merveilleux dans les cavités du crâne. Car, de même qu'Homère nous dit que le sang des dieux n'est pas du véritable sang, mais seulement quelque chose qui y ressemble, de même nous trouvâmes que la cervelle d'un élégant n'est pas de la véritable cervelle, mais seulement quelque chose qui y ressemble.

La *glande pinéale*, que plusieurs de nos modernes philosophes supposent être le siège de l'âme, sentait très-fortement les parfums et l'eau de fleur d'oranger, et se trouvait enchaînée dans une espèce de substance ressemblant à de la corne taillée à mille petites facettes, ou miroirs imperceptibles à l'œil nu, de sorte que l'âme, s'il y en avait eu là une, devait avoir toujours été absorbée dans la contemplation de ses propres beautés.

Sur le sommet de la tête, nous observâmes une profonde cavité remplie de rubans, de dentelles, de broderies travaillées ensemble et formant le plus curieux réseau, dont les parties étaient encore imperceptibles à l'œil nu. Une autre cavité était farcie de billets doux, de lettres sentimentales, de contredanses piquées, et autres futilités de ce genre. Dans une troisième, nous trouvâmes une espèce de poudre qui procura un éternement à toute la compagnie: l'odeur de cette poudre in-



zing, and by the scent discovered itself to be right *spanish*. The several other cells were stored with commodities of the same kind.

There was a large cavity on each side of the head, which I must not omit. That on the right side was filled with fictions, flatteries, and falshoods, vows, promises, and protestations; that on the left with oaths and imprecations. There issued out a *duct* from each of these cells, which ran into the root of the tongue, where both joined together, and passed forward in one common *duct* to the tip of it. We discovered several little roads or canals running from the ear into the brain. One of them extended itself to a bundle of sonnets and little musical instruments. Others ended in several bladders which were filled either with wind or froth. But the latter canal entered into a great cavity of the seull, from whence there went another canal into the tongue. This great cavity was filled with a kind of spungy substance, which the french anatomists call *galimatias* and the english *nonsense*.

The skins of the forehead were extremely tough and thick, and, what very much surprised us, had not in them any single blood-vessel that we were able to discover, either with or without our glasses; from whence we concluded, that the party when alive must have been entirely deprived of the faculty of blushing.

We did not find any thing very remarkable in the eye, saving only, that the *musculi amatorii* or as we may translate it into english, the *ogling muscles* were very much worn and decayed with use; whereas on the contrary, the *elevator*, or the muscle which turns the eye towards heaven, did not appear to have been used at all.

As for the skull, the face, and indeed the whole outward shape and figure of the head, we could not discover any difference from what we observe in the heads of other men. We were informed that the person to whom this head belonged, had passed for a man above five and thirty years; during which time he eat and drank like other people, dressed well, talked loud, laughed frequently, and on particular occasions had acquitted himself tolerably at a ball or an assembly, to which one of the company added, that a certain knot of ladies took him for a wit.

ADDISON.

diquait du véritable tabac d'Espagne. Les autres cellules se trouvaient pourvues de denrées de cette espèce.

Je ne dois pas oublier deux grandes cavités qui se trouvaient des deux côtés de la tête. Celle du côté droit était remplie d'erreurs, de flatteries, de mensonges, de vœux, de promesses et de protestations; celle du côté gauche, d'imprécations et de faux sermens. De ces cavités partaient deux conduits qui arrivaient à la racine de la langue. Là ils se réunissaient en un seul qui continuait sa route jusqu'à l'extrémité de cet organe. Nous découvrîmes aussi plusieurs petits canaux communiquant des oreilles au cerveau; l'un d'eux se rendait dans un amas de sonnets et d'instrumens de musique, les autres dans des vessies remplies de vent et de crème fouettée, et le dernier dans une grande cavité du crâne d'où un autre canal descendait vers la langue; cette grande cavité était remplie d'une espèce de substance spongieuse que les anatomistes français appellent *galimatias* et les anglais *nonsense*.

La peau du front était extrêmement dure et épaisse, et ce qui nous surprit beaucoup, c'est qu'elle ne possédait par un seul vaisseau sanguin que nous pussions apercevoir, avec ou sans nos loupes, d'où nous conclûmes que cette partie devait, pendant la vie, avoir été entièrement privée de la faculté de rougir.

Nous ne trouvâmes rien de bien remarquable dans l'œil si ce n'est que les *musculi amatorii*, muscles que nous pouvons traduire en anglais par les muscles *lorgneurs*, étaient fatigués et flétris tant ils avaient servi, tandis que l'*elevator*, muscle qui fait lever les yeux au ciel, nous paraissait ne pas avoir servi du tout.

Dans le fait, quant au crâne, au visage, à la forme et à l'apparence extérieure de la tête, nous ne pûmes découvrir aucune différence d'avec ce que l'on voit dans la tête des autres hommes. On nous apprit que la personne à qui cette tête appartenait avait passé pour un homme pendant plus de trente-cinq ans, durant lequel tems il mangea et but comme tout le monde, se mit avec goût, parla haut, rit souvent, et dans de grandes occasions représentait très-bien au bal ou en soirée; à quoi une personne de notre société ajouta que parmi certain cercle de femmes, on le prenait pour un génie.

Mlle F. R.



Éducation.

## Richard sans Peur.

LÉGENDE.

Si vous avez jamais parcouru la route d'Orléans, vous avez vu de bien loin, bien loin, une haute tour qui domine la riante vallée de Marcoussy. Toutes les générations qui vous ont précédées, en remontant le fleuve des siècles encore plus avant que ne le remontent les preuves de noblesse exigées par un chapitre allemand, toutes l'ont vue, ainsi que vous la voyez, c'est-à-dire démantelée et en ruines. Cette tour, c'est la tour féodale de Montlhéry, une de celles qui gênaient le plus la vue du roi Louis-le-Gros, et dont il avait le plus à cœur de s'emparer.

Ce château, ou plutôt cette forteresse de Montlhéry, fut construite au commencement du dixième siècle par un seigneur Thibault, surnommé *Fil-Étoupe*, de la couleur de ses cheveux et non de ses habitudes, car c'était un vaillant chevalier et un rude voisin, avec lequel le roi de France comptait ! La dame Hodiernne, épouse de Thibault, n'avait pas un moindre renom que son mari, bien que ce fût en un genre différent, et elle eût été placée au rang des saintes, dit le docte abbé Leboeuf, dans son *Histoire du Diocèse de Paris*, si les chanoines de Longpont, qui lui devaient la fondation de leur prieuré, eussent été des gens tant soit peu entendus. Du glorieux hymen de Thibault et d'Hodiernne étaient nés deux fils, *Guy Troussel* ou *Trousseau*, qui devait succéder à son père dans ses domaines et seigneuries, et Richard, auquel on destinait, par compensation, la main de l'héritière du Plessis, la jeune Emme-

line, dont le seigneur Fil-Étoupe était le tuteur.

Emmeline devenait grande et jolie sous les yeux de la vertueuse Hodiernne, et je laisse à penser si elle augmentait en même tems en sagesse et en piété, ayant un si bel exemple à suivre. Malheureusement son fiancé ne la voyait pas acquérir chaque jour des grâces et des vertus nouvelles ; il avait, ainsi que son frère Guy, accompagné Godefroy de Bouillon à la conquête de Jérusalem, et depuis trois ans qu'ils étaient partis, on n'avait point reçu une seule fois de leurs nouvelles. Cependant on fut long-tems sans inquiétude sur leur sort, car comment recevoir des messages d'un pays aussi éloigné ! Et d'ailleurs, la lampe que dame Hodiernne entretenait à leur intention devant l'image de saint Nicolas, patron des voyageurs, brûlait sans s'éteindre, signe infailible que la vie ne s'éteignait pas non plus chez les deux frères ; ensuite le livre d'heures que l'on avait envoyé à Tours, pour y être déposé pendant neuf jours sur le tombeau du bienheureux saint Martin, s'était ouvert après la neuvaine, lorsque l'évêque l'avait interrogé, à ce chant sacré : *Gloire à Dieu ! et paix aux hommes de bonne volonté !* Or, comme il n'y avait pas d'homme de meilleure volonté pour le bien de la sainte église que les seigneurs de Montlhéry, la dame Hodiernne était pleinement rassurée sur le sort de sa postérité.

Emmeline, de son côté, ne manquait pas d'interroger les présages, qui toujours se montraient favorables. Le duvet des chardons venait dans la campagne caresser son frais visage, et elle savait que c'étaient autant de souvenirs de Richard qui, de la Palestine, volaient vers elle. Quand, le jour de la Sainte-Catherine, elle avait abandonné au cours capricieux de la petite rivière d'Orge la feuille déjà flétrie du saule, en disant : « Bonne sainte Catherine, mère des orphelins, faites que je me marie ! » jamais la feuille n'avait chaviré.



Mais lorsque Jérusalem fut entre les mains des soldats de la croix, que le *Te Deum* eut été chanté pour cette victoire dans toute la chrétienté, que le comte de Melun et le formidable châtelain du Puisay furent revenus dans leurs foyers, que l'on sut à Montlhéry que l'on attendait le comte de Chartres ainsi que Robert de Dreux, fils de France, et que de Guy et de Richard personne ne disait mot, l'alarme fut vive.

Un soir que Thibault Fil-Étoute, Hodiern et Emmeline se taisaient, ce qu'imitaient les serviteurs de tous rangs, même les compagnes de l'héritière du Plessis et ses damoiselles suivantes, dont le nombre était grand, car, garçons et filles, tous s'empressaient à cette école de courage et de vertu; ce soir-là donc, le silence fut interrompu par les coups d'un bourdon frappant à l'huis. Un pauvre pèlerin demandait l'hospitalité. « Bonne mine au voyageur, dit Fil-Étoute passant la main sur son front pour en effacer les rides que le chagrin y imprimait.

En même tems Emmeline courut au-devant du pèlerin, dont elle prit le lourd bâton, auquel elle substitua son bras, pour assurer la marche, que la fatigue de l'étranger rendait chancelante; une damoiselle de haut parage l'avait déchargé de sa besace; le châtelain, qui s'était levé de sa chaise seigneuriale, espèce de trône en bois sculpté, versait pour le voyageur une rasade de son bon vin de Grigny, dans sa plus belle coupe d'or, que son page tenait; car c'était ainsi que l'on honorait les pauvres dans cette menaçante et forte tour. De son côté, la dame Hodiern tenait l'aiguillère remplie d'eau tiède, et le bassin dans lequel, selon sa coutume, elle s'appropriait à laver les pieds du voyageur.

Jusque-là le pèlerin s'était prêté sans mot dire aux pieux usages de cette maison; mais quand il vit la châtelaine agenouillée devant lui, se pencher encore pour délier les courroies de ses sandales,

il ne put y tenir; de grosses larmes coulèrent le long de ses joues, et, se précipitant à genoux de l'autre côté du bassin, il s'écria: « Ma mère! ma noble mère! c'est à moi à baiser la poussière de vos pieds!

— Guy! s'écrièrent en même tems tous les assistans. — Moi-même: heureux de vous revoir enfin. — Pourquoi sans armes? pourquoi sous cet habit? dirent à la fois Thibault et Hodiern? — Pourquoi seul? balbutia Emmeline. »

Guy Troussel répondit: « Nous revenions, mon frère et moi, couverts de nos armes, montés sur nos chevaux de bataille, et en la compagnie de ce qui nous demeure de nos vassaux, lorsqu'à la sortie du comté d'Auxerre, nous reçûmes l'avis que des embûches nous étaient dressées par le comte de Melun, jaloux de s'approprier les richesses dont Godefroy de Bouillon a payé nos services. Résister à notre déloyal voisin fut notre première pensée; mais nous avions peu de monde, et nous pouvions perdre nos bagages dans cette embuscade. Nous résolûmes, pour sauver notre butin, de répandre le bruit de ma mort, et que nos richesses, enfermées dans mon prétendu cercueil, chemineraient sous la protection du respect dû aux morts, tandis que sous ce déguisement je les devancerais pour vous désabuser dans le cas où le bruit de mon trépas serait parvenu jusqu'à vous.

— Et Richard?

— Richard escorte le cercueil et les prêtres. Mon frère recherche les plus terribles dangers depuis que, par son audace, il a encouru la réprobation de notre mère la sainte église. »

Un cri d'horreur répondit à cette terrible révélation. Thibault se leva avec violence, vint à son fils aîné, et, d'un ton où se trahissait sa colère, lui dit: « Qu'est-ce, Guy Troussel? est-ce que, jaloux de la belle conduite de l'enfant, vous venez, après l'avoir perdu comme un autre Joseph, le calomnier vilainement?



— Non ; monseigneur , je n'ai pas de si mauvais sentimens pour mon frère , bien que les exploits de Richard puissent donner de l'envie à Godefroy lui-même. Mais voici comment la chose s'est passée : Depuis que nous étions maîtres de Jérusalem , les miracles se multipliaient sur la pierre du Saint-Sépulcre. Un dimanche , après la messe , une pauvre femme amena au patriarche un jeune Sarrazin possédé du démon des voluptés. Au moment où l'eau sainte toucha ce malheureux , Astaroth sortit de son corps en poussant un cri si terrible , si menaçant , que , transportés de frayeur , prêtres , rois , princes , chevaliers , tous se prosternèrent la face contre terre afin d'éviter la présence de l'un des mortels ennemis du genre humain. Le seul Richard , inaccessible à la crainte , demeura debout , suivant d'un œil curieux le passage de l'esprit des ténèbres ; et c'est en punition de cette conduite que le légat de notre saint père le pape lui a interdit l'approche des sacremens jusqu'à ce qu'il ait eu peur une bonne fois au moins.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria la dame Hodiernne , si la mort allait le saisir avant d'avoir eu peur ! » Emmeline laissa tristement tomber ses bras le long de son corps et incliner sa jolie tête sur sa poitrine , en songeant que le mariage était aussi un sacrement.

« Si mon fils avait été condamné par l'évêque de Paris , l'abbé de Saint-Germain-des-Prés ou celui de Saint-Denis , dit le seigneur Fil-Etouppe , on pourrait , en fondant des monastères , bâtissant des églises , dotant des chapelles sur leurs terres , obtenir d'eux une absolution en bonne forme ; exigeassent-ils même , en outre des dons , que l'on fit amende honorable pieds nus , la corde au col , devant la châsse de leurs saints patrons. Mais l'anathème étant lancé par le légat , la peur est le seul moyen de salut qui reste à mon pauvre Richard !

— Ainsi que vous le pensez bien , mon seigneur et père , mon frère recherche avidement toutes les occasions d'éprou-

ver de l'effroi ; mais il semble que la malice de Satan ait encore affermi son cœur : ni les combats livrés à des peuples sauvages , ni la mer en furie , ni les dangers de toute espèce qu'offrent aux voyageurs les montagnes à gravir , les précipices à côtoyer , les fleuves et les torrens à traverser à la nage , n'ont pu jusqu'aujourd'hui ébranler son courage. — En ce cas , dit le châtelain en soupirant , Richard ne fera que rire des réseaux que lui tend le comte de Melun.

— Bien sûr , répondit Guy-Troussel , mon frère n'aura peur ni de cet homme , ni d'aucun autre sur la terre. »

En effet , Richard arriva le lendemain triste et dolent ; non seulement il avait conservé ses bagages , mais il avait à peine remarqué la canaille qu'un mauvais voisin avait fait embusquer sur son chemin ; et bien que les brigands qui infestaient tous les défilés de la forêt ( aujourd'hui Fontainebleau ) l'aient retenu plus longtemps , il s'en fallait qu'ils l'eussent effrayé ; et à présent que le voilà en sûreté sous l'abri du toit paternel , comment espérer troquer son glorieux mais fatal surnom de Richard-sans-Peur contre un sacrement ? Et le bon chevalier soupirait en disant cela , et la dame Hodiernne et Emmeline soupiraient en l'écoutant.

Alors petits et grands , dans le château , de songer au moyen d'affronter cet inflexible courage. Une vieille mie se prit à dire : « Puisqu'il ne saurait avoir crainte des hommes , il y dans les bois de Sequigny une louve enragée qui est la terreur du canton.

— Une louve ? dit Guy-Troussel en haussant les épaules , une louve ! mais vous ne savez pas qu'en Syrie mon frère a lutté corps à corps avec des lions ! trois fois il a été terrassé par eux ! trois fois la gueule sanglante de l'animal féroce a touché la face de Richard ! les griffes acérées du lion se sont imprimées sur sa poitrine , et il n'a pas eu peur.

— Vraiment ! s'écria Thibault-Fil-



Etoupe, en frappant des mains dans un transport d'admiration. — Il y a bien là de quoi se glorifier ! soupira Emmeline.

— Écoutez, dit la sage Hodiernne, en posant sa quenouille sur son rouet, il n'est que trop prouvé que les choses de la terre sont impuissantes pour émouvoir ce grand cœur ; mais il me souvient que, lorsque mon Richard était petit, il avait non seulement une juste horreur, mais, j'en puis convenir entre nous, un juste effroi des sorcières. Ce qu'on en racontait aux veillées l'empêchait de dormir ; souvent, après ces récits, il ne voulait plus marcher dans le manoir sans me tenir par ma jupe. Ainsi donc, chaque mois, le troisième jour de la pleine lune, sur le coup de minuit, ces maudites tiennent leur sabbat au bord des étangs d'Armenonville. Que Richard assiste à leurs damnables pratiques. Dieu le préserve de tout danger ! J'espère qu'il n'échappera pas à la peur.

— J'irai, ma mère, dit Richard d'un ton résolu. — Pourvu que cette épreuve réussisse, » dit Emmeline toute tremblante à la pensée des sorcières que Richard allait affronter.

La lune de décembre étant dans son plein, Richard-sans-Peur sortit de Montlhéry monté sur son bon cheval, et tout couvert de ce tissu informe et grossier de mailles de fer qui précéda les armures élégantes que portèrent dans la suite les chevaliers ; son lourd bouclier triangulaire posait du bas sur le large étrier, qui supportait en outre le pied du chevalier, et du haut s'appuyait sur son épaule gauche ; sa flamberge, épée dont la longueur était au moins de cinq pieds, et le poids de quarante à cinquante livres, était fixée par une forte ceinture sous le bouclier ; en avant, toujours du côté gauche, contre l'encolure du cheval, la lance était plantée à peu près comme aujourd'hui celle de nos lanciers ; la main gauche maniait les guides du destrier ; le bras droit, resté libre, suffisait seul au paladin pour se servir de la lance, de l'épée, puis de la hache

et de la masse d'armes suspendues l'une et l'autre à l'arçon de la selle, ainsi que du poignard, appelé *miséricorde*, qui était passé dans la ceinture.

Après avoir cheminé paisiblement toute la journée, une partie de la nuit, sans trouver d'aventure, et, à son grand regret, sans avoir éprouvé la moindre appréhension de celle qu'il allait chercher, notre héros arriva un peu avant minuit au lieu désigné. Richard se plaça sur un petit monticule ; de là, il put promener à l'aise ses regards sur le théâtre du sabbat : c'était une vaste bruyère ayant à gauche un des étangs d'Armenonville, en partie caché par des joncs et des roseaux ; en avant et en arrière des bois dépouillés agitaient, sous le souffle du vent de bise, leurs longues branchessansfeuilles, comme les membres d'un squelette gigantesque. La lune était seule immobile au firmament ; pas une étoile ne se montrait sur le manteau gris-perle, et pourtant lumineux, dont le ciel était couvert.

Une cloche sonna le premier coup de minuit, quoique aussi loin que sa vue pût s'étendre, Richard ne vit ni église, ni habitation. Le coq chanta distinctement. En cet instant le vent souffla avec une violence capable de faire courber les arbres jusqu'à terre, et le ciel fut obscurci par une nuée de sorciers et de sorcières accourant des quatre vents. Ils étaient à cheval sur des manches à balai, des chants-huans, des chauve-souris. Il en sortait aussi des bois : ceux-là étaient entraînés par des pores, des chiens malades et autres bêtes immondes. Ceux-ci écartaient les joncs et les roseaux qui bordent l'étang pour venir à la fête, montés sur de gros crapauds et de hideux lézards aussi longs que des crocodiles. Au douzième coup, l'assemblée était complète. La lune avait repris son sinistre éclat ; les mystères du sabbat allaient commencer... Richard se signa.

Pendant que les sorciers et les sorcières dansaient une ronde infernale en in-



voquant Satan, la reine du sabbat dressait une chaudière pour composer les maléfices que cette maudite engeance répand ensuite sur tous les mortels : maléfices d'où naissent le plus souvent les maladies que l'on ne peut guérir, les mauvais penchans incorrigibles, les désastres irréparables. Pour compléter le charme, un petit enfant volé au roi d'Éthiopie allait être égorgé et jeté dans la chaudière. Richard indigné pousse son cheval au milieu de cette foule hideuse, en criant : « Mort et malédiction aux serviteurs de Satan ! »

« Que l'audacieux qui ose nous troubler soit à l'instant changé en porc ! » s'écrie la reine du sabbat, en puisant dans sa chaudière de l'eau qu'elle lance à la figure de Richard. Mais le bon chevalier, qui n'a rien perdu de sa présence d'esprit, oppose à l'aspersion diabolique la croix de sa redouable épée, laquelle a touché la pierre du Saint-Sépulcre après avoir été bénite par le patriarche de Jérusalem.

Le signe de la rédemption ne se leva pas en vain sur cette réunion de réprouvés : Satan fut contraint de retirer le bras qu'il avait étendu sur ses serviteurs. Ceux-ci, privés de l'inférieur appui, tombèrent fauchés par l'épée de Richard, assommés du bois de sa lance, foulés sous les pieds de son cheval, comme les fourmis dont le laboureur détruit le palais meurent par centaines sans qu'il leur soit donné de songer le moins du monde à se défendre.

Lorsque la colère du brave paladin fut assouvie, il reconnut, à son grand déplaisir, que le but de son voyage était manqué. Ramassant alors le petit Éthiopien qu'il avait sauvé, il reprit avec ce vivant trophée de sa victoire le chemin de la tour de Montlhéry, où il arriva plus triste que jamais.

« Oni, ma fille, disait le prieur de Long-Pont à la dame Hodiérne, oui, Richard, j'en conviens, a ri au nez d'Astaroth ; il a mis en fuite les sorcières, autres

serviteurs du diable ; mais c'est Lucifer lui-même qu'il faut affronter. Depuis bientôt seize lustres que votre aïeul, Vulgrin de Chailly, mort en péché mortel, n'a point été inhumé en terre sainte, les messes fondées par votre famille, les legs pieux, ont racheté son ame ; mais son corps est toujours en la puissance du démon. Que votre fils donc aille disputer au roi des ténèbres les os de son ancêtre pour revenir réconcilié avec la sainte église.

— Je le tenterai, mon père, répondit Richard. »

A ces mots Hodiérne, Emmeline, Guy Troussel et même son père frémissaient, et s'il eût été possible de vivre privé des sacrements de l'église, tous auraient dit à Richard : « N'y va pas ! »

A peu de distance d'Orléans, la route qui suivait les bords de la Loire, resserrée tout-à-coup par des rochers inclinés, comme s'ils eussent voulu se mirer dans le fleuve par-dessus la tête des voyageurs, offrait un défilé dangereux. Là, Vulgrin avait jadis tendu une embuscade, dans l'intention de piller les bagages de l'archevêque de Tours ; là il était mort reniant Dieu, blasphémant les saints ; là son corps gisait depuis près de quatre-vingts ans, gardé par Lucifer en personne, et Richard-sans-Peur devait reprendre le corps de son bisaïeul, la tête et les pieds nus, la poitrine découverte ; car ce n'était pas bardé de fer que le paladin allait tenter cette périlleuse aventure : son corps n'était couvert que du sac de la pénitence, son bras n'était armé que d'un goupillon et d'une cruche remplie d'eau bénite.

Du jour où Richard sortit de Montlhéry, la dame Hodiérne, Emmeline, leurs damoiselles et leurs suivantes ne quittèrent plus l'église de Long-Pont, priant, jeûnant, flagellant leur corps délicat, ce qui paraissait triste et rude à d'aucunes, qui n'étaient pas les plus intéressées, et tout cela dans l'espoir d'obtenir de Dieu que Richard eût peur. Em-



meline et la dame Hodierne eussent fait davantage si elles l'avaient pu ; car plus le paladin les désespérait par son intrépidité, plus elles l'aimaient et plus elles avaient de hâte qu'il fût en état de grâce pour recevoir les sacremens qui lui étaient déniés.

Le cinquième jour après le départ de Richard était un dimanche ; le seigneur Thibault-Fil-Étoute et son fils Guy-Troussel servaient dévotement la messe , à laquelle assistaient les populations des villes, bourgs et villages de Montlhéry, Long-Pont, Linas, Villiers-sur-Orge ; qui dans l'église, qui à l'entour ; il y en avait jusque sur les collines ; pas un n'aurait voulu y manquer, sachant combien le seigneur Thibault avait à cœur que l'on priât pour Richard. A la place la plus humble, Hodierne et Emmeline, les cheveux dénoués, la taille ceinte d'une corde, se prosternaient dans la poussière en répétant du fond du cœur : « Seigneur ! Seigneur ! ayez pitié de nous ! — *Ite, missa est*, dit le prieur de Long-Pont, en se retournant vers les fidèles. — *Deo gratias*, répondit l'assemblée. »

En cet instant ceux qui étaient en dehors de l'église poussèrent des cris de surprise, des pas fermes et délibérés résonnèrent dans le préau, et Richard parut portant sur son épaule un sac de médiocre grandeur. « Mon père, dit-il au prieur, voici les os de mon trisaïeul Vulgrin ; j'ai fouillé de mes mains sa tombe maudite sans éprouver ni trouble ni frayeur ; ce n'est pas que le seigneur Lucifer et moi n'ayons fait de notre mieux, lui pour m'effrayer, moi pour le craindre ; mais nous n'avons pas réussi. »

En écoutant Richard, le prieur fit un geste de dépit qui semblait reprocher au diable sa maladresse, et le seigneur Thibault s'écria, moitié contrit, moitié glorieux : « Décidément, ni homme ni démon ne lui feront peur ! — Ce sera donc moi, » murmura Emmeline.

Quand tout le monde fut sorti de l'é-

glise, la jeune dame du Plessis y demeura seule ; elle pria tout le reste du jour devant l'image de sainte Catherine, promettant à la bienheureuse épouse de Jésus, en retour du service qu'elle lui demandait tout bas, le plus beau cierge qui ait jamais été brûlé dans aucune église, ses gants brodés d'or, son chapel de roses, et le riche collier de perles que Richard lui avait tout récemment rapporté de la Palestine.

Le lendemain lundi, tout était rentré dans l'ordre au château de Montlhéry. Thibault et son fils Guy exerçaient les troupes qu'ils allaient mener contre le comte de Melun ; Hodierne taillait sur une longue table les vêtemens de bure dont elle habillait douze pauvres tous les ans, et en même tems elle avait l'œil à la confection des tisanes et des onguens merveilleux dont elle guérissait ou soulageait les malades et les infirmes, que toujours elle soignait de ses propres mains, si contagieuses que fussent les maladies, si vilaines que fussent les plaies.

Tout contre les meurtrières était Emmeline qui tissait de belles étoffes d'or et de soie, commencées, hélas ! dans l'espoir qu'elles seraient portées à ses noces. A ses côtés Richard, les coudes appuyés sur ses genoux, le menton dans ses puissantes mains, suivait de l'œil tous les mouvemens du bras d'Emmeline, lançant avec adresse sa navette jusqu'à l'extrémité du métier. Il y avait de nobles damoiselles qui aidaient la dame Hodierne dans ses pieux travaux, d'autres qui brodaient ou tissaient le lin dont on faisait les voiles ; les suivantes filaient. Le silence ordonné par une inscription au-dessus de la porte était scrupuleusement observé. Tout-à-coup Emmeline dit d'une voix un peu émue : « Il me manque un fil d'or pour finir cette fleur ; mon frère Richard (elle l'appelait ainsi depuis son retour), mon frère Richard, vous qui ne faites rien, allez me chercher dans le cabinet noir une bobine que vous trouverez



dans un petit coffre tout en cristal et en filigrane ; prenez bien garde de le casser, tenez le coffre d'une main pendant que de l'autre vous levez le couvercle ; allez ! laissez la porte ouverte pour y voir plus clair. »

Tandis qu'Emmeline parlait ainsi, Richard s'acheminait vers le cabinet, tournant à chaque pas la tête pour regarder sa fiancée et la rassurer contre une maladresse dont elle semblait avoir le pressentiment. Le coffret était placé sur une planche haute ; Richard le prend, l'ouvre... et deux passereaux, retenus prisonniers par le filigrane, s'échappent, effleurant de leurs ailes la figure du paladin... L'intrépide tressaille, le coffret lui échappe et tombe sur le pavé.

« Mon coffret est brisé ! cria Emmeline avec éclat. — Excusez-moi, ma sœur, c'est que j'ai eu bien peur ! — Peur ! s'écria la châtelaine. — Peur ! répétèrent les damoiselles. — Peur ! peur ! Richard a eu peur ! » Et ce mot, volant de bouche en bouche, retentit jusque sur les remparts de la forteresse. « Ah ! bonne sainte Catherine, que je te remercie ! » disait en même temps Emmeline, les mains jointes et les yeux levés vers le ciel.

En effet, l'église était apaisée, le brave Richard avait eu peur de deux faibles oiseaux retournant au nid qu'ils s'étaient fabriqués dans les poutrelles dorées de la salle, et d'où Emmeline les avait enlevés le matin. Pendant que Richard avouait ingénument son effroi, on les voyait s'agiter autour de leur couvée, qui les recevait avec de joyeux battements d'ailes et des petits cris d'amour et d'impatience.

« Ceci prouve, dit la sage Hodiernne, que celui qui a la foi ne doit jamais perdre l'espérance ; car, lorsque le Seigneur le permet, où les plus grands moyens ont échoué, les plus faibles réussissent. »

Le dimanche suivant, Richard conduisit Emmeline à l'autel, et par cette alliance il devint seigneur des beaux domaines du *Plessis-le-Château*. La bonne renommée du nouveau châtelain accrut beaucoup le nombre de ses vassaux. Les hommes libres recherchèrent avec empressement la protection de Richard-sans-Peur ; car, une fois n'étant pas coutume, il conserva jusqu'à sa mort ce beau surnom, qui avait failli lui coûter si cher.

M<sup>me</sup> ALIDA DE SAVIGNAC.

Ayuntamiento de Madrid



## Aine Sœur.

Le cœur d'une sœur est un diamant de pureté, un abîme de tendresse, se dit-il.  
DE BALZAC.

Un soir, une jeune fille était debout devant une cheminée dans laquelle se consumaient, épars, les restes d'un feu brillant; une lampe éclairait faiblement la chambre; un profond silence régnait dans cette maison: seulement, de tems à autre, un léger coup de marteau faisait résonner la porte cochère. A chaque retentissement la jeune fille courait à la fenêtre, et regardait dans la cour, puis revenait à pas lents. « Ce n'est pas lui, disait-elle, mon Dieu! pas encore lui, et ses yeux se portèrent vers la pendule qui marquait une heure avancée dans la nuit. Sur la douce figure de la jeune fille se peignaient l'inquiétude et la douleur.

A cet instant, de la chambre voisine, une voix grave fit entendre ces mots: « Tu ne vas donc pas te coucher, Claire? — Si, mon père, j'y allais. — Est-ce que ton frère n'est pas encore rentré? — Non, mon père, dit-elle à voix basse, mais il n'est pas tard. — Comment! ce n'est pas minuit et demi qui vient de sonner? — Oui, mais la pendule avance. — Et depuis quand? » Un nouveau silence succéda à ce colloque. Alors on entendit frapper brusquement à la porte cochère, puis fredonner. « Ah! le voilà enfin, s'écrie Claire. » Elle courut ouvrir une petite porte dérobée entre sa chambre et celle de son frère. « Comme tu rentres tard! lui dit-elle; depuis une heure, je suis dans un état... — Eh! pourquoi te tourmenter ainsi? As-tu peur qu'on me tue?... Je saurais me défendre. — Non, je n'ai pas cette peur, tu es brave, mais après tes promesses d'hier peux-tu fâcher encore notre père en ren-

trant aujourd'hui à une telle heure? — Je ne puis faire autrement, je te l'ai déjà dit. — Au moins rentre de bonne heure de tems en tems, pour faire preuve de bonne volonté. — C'est étonnant! mon père veut à vingt ans me tenir encore à la lisière: eh bien! moi je ne le veux pas; puisque j'ai une clef, et que je ne le réveille pas, il ne peut rien avoir à me dire; tu as beau me faire de grands yeux, ma petite Claire, allons, plus de morale. Écoute: je viens de l'Opéra voir la pièce nouvelle; elle est délicieuse! divine! figure-toi... — Ah! je n'ai pas le cœur à t'entendre. — Eh bien! je garderai mon récit; bonsoir! » Se remettant à fredonner, il entra dans sa chambre où bientôt il dormit profondément, tandis que la pauvre Claire fut plus de deux heures avant de trouver le sommeil. De tristes pensées l'agitaient; son frère, elle le chérissait tendrement, il avait été l'ami de son enfance, le compagnon de ses jeux; elle aimait à le croire supérieur à elle, elle se plaisait à admirer sa taille élevée, sa noble figure, son adresse, son audace: elle était fière de lui, et maintenant toutes ses espérances s'évanouissaient; ils étaient loin les jours où Fernand ne trouvait pas de passe-tems plus doux que de lire à sa sœur les voyages de Chateaubriand ou un roman de Walter Scott! L'heure des folies avait sonné pour lui, il ne mettait plus de frein à ses plaisirs, à ses dépenses. Il entendait les reproches de son père sans repentir; sa colère, sans frayeur; et quel père c'était que M. Derbès! que d'honneur! que de probité! Quand il s'aperçut que de mauvais conseils corrompaient son fils, il lui parla avec douceur et affection, puis il paya sans reproches les premières dettes du jeune homme. Cette indulgence fut sans effet: Fernand marcha de faute en faute. Ses études furent abandonnées; lié à des jeunes gens riches et désœuvrés, c'était chaque jour des parties à cheval, des dîners, des spectacles, et cependant



Fernand savait que la fortune bornée de son père ne pouvait suffire à de telles dépenses. Quand M. Derbès vit de tous les côtés se présenter des créanciers, il fut de son devoir de parler avec sévérité : Fernand reçut mal ces premières réprimandes, et, sans la tendre sollicitude de Claire, une scène violente aurait sans doute eu lieu : l'orage se calma, mais le père resta froissé, et le coupable fils n'avait pas réparé ses torts.

Le lendemain matin Claire aborda son père avec timidité : un pli formé sur le front du vieillard fit battre le cœur de la jeune fille ; elle craignait que cette nouvelle désobéissance de son frère n'eût ajouté à ses torts accoutumés, et cherchant à l'excuser : « Imagine-toi, mon bon père, lui dit-elle, que Fernand a eu le bonheur d'obtenir un billet d'auteur pour la pièce nouvelle : il y avait un monde fou. Il y a rencontré beaucoup de personnes de ta connaissance », et la jeune fille espérait ainsi ôter à son père les moyens de gronder, pourtant elle redoutait le moment du dîner. Fernand entra : « Bonjour, mon père, dit-il en s'avançant vers M. Derbès, qui lisait : — Bonjour, mon fils, » répondit celui-ci, sans lever les yeux. Fernand feignit de ne pas s'apercevoir du mécontentement de son père : il affecta une grande gaité, parla encore de l'opéra nouveau, et Claire essayait de l'écouter avec intérêt, mais M. Derbès demeurait glacé. Bientôt toute contrainte devint impossible à la jeune fille ; des larmes mouillèrent ses yeux.

Fernand chantait, parlait haut, se promenait en pirouettant pour cacher son embarras, lorsque M. Derbès, posant son livre, dit avec sévérité : « Au lieu de chanter, monsieur, voudriez-vous m'apprendre qui de nous deux paiera cette lettre de change ? » Fernand pâlit, il hésita, puis répondit d'une voix tremblante : « Mon père, cet argent que je dépense devait me revenir à ma majorité, ce n'est pas le vôtre ; c'est le bien de ma mère.... »

— Monsieur, reprit avec amertume M. Derbès, je puis vous pardonner votre inconduite, mais jamais vous ne m'outragez impunément... » Claire, cette fois, ne trouva pas de paroles pour pallier la conduite de Fernand. Elle tomba à genoux près de son père baisant ses mains comme pour le consoler. « Sortez ! monsieur, ajouta M. Derbès d'une voix ferme ; vous êtes majeur, passez chez mon notaire, vous y trouverez en règle mes comptes de tutelle... Vous n'êtes plus mon fils... Nous sommes étrangers maintenant l'un à l'autre. » Alors le coupable Fernand perdit toute retenue. « C'est assez long-tems être en esclavage, s'écria-t-il ; je suis libre ! » Ayant dit, il s'élança hors de la chambre. La surprise, la douleur, rendirent quelques instans M. Derbès muet, puis se levant tout tremblant, il se mit à marcher à grands pas. Claire le suivit, toujours à genoux. « O mon père, dit-elle, mon père, je t'en conjure, calme-toi ; il ne sait ce qu'il dit. » M. Derbès la repoussa : elle le saisit, le retint, il la repoussa encore. « Je le jure, s'écria le vieillard irrité, l'insolent ne remettra jamais les pieds chez moi. » Claire sanglotait ; mais sa touchante douleur ne faisait qu'aggraver encore son père.

Oh ! dans quelle anxiété se passa cette soirée ! A minuit M. Derbès appela la femme de chambre. « Rose, allez-vous coucher, et dites à Louis d'en faire autant. » Sans répondre un mot, les domestiques montèrent à leur chambre : alors M. Derbès alla mettre les verrous aux portes. Claire, saisie de frayeur, fit une nouvelle tentative. « Grâce, grâce ! murmura-t-elle, ne le chasse pas de chez toi, où irait-il ? oh ! grâce pour lui ! »

Hélas ! elle ne devait pas fléchir un père justement irrité ; et sombre, silencieux, il rentra dans son appartement. Claire ne pleurait plus, ses yeux étaient fixes, ses dents serrées ; c'est qu'elle est terrible la colère d'un père !



Claire veilla toute la nuit, craignant, espérant entendre revenir son frère; mais il ne revint pas, et, le lendemain, Rose, entrant chez sa jeune maîtresse, la trouva assise, immobile, tout habillée. Claire attendit vainement son frère : soit par honte, soit par fierté, le jeune homme ne fit aucune tentative afin de réparer sa faute, et l'on put se convaincre qu'il renonçait pour toujours à ses liens de famille. Huit jours après, M. Derbès fit remettre à son fils la somme de quarante mille francs, qui lui revenait de la succession de sa mère. Adieu donc le bonheur de Claire, adieu les épanchemens affectueux : pour elle il n'y avait plus que des larmes et d'affreuses angoisses. Elle fit inutilement de nouveaux efforts auprès de son père, et d'ailleurs à quoi bon ? Fernand, de son côté, restait froid à toutes les lettres ; le malheureux jeune homme, égaré par de perfides amis, ébloui par les plaisirs, se livra à toutes les extravagances. Il eut des chevaux, des domestiques ; il vécut comme si ses quarante mille francs étaient inépuisables, et pourtant, une pareille somme est bientôt dépensée ! Au bout de deux ans il ne lui restait rien de cet argent qu'il avait tant désiré, et qui n'avait servi qu'à accélérer sa perte et à porter le désespoir dans l'âme d'un bon père et de la plus tendre des sœurs. D'abord Fernand emprunta à ses amis, et dès lors il commença à songer à toute l'imprudence et à tout l'odieux de sa conduite. Il tâcha de se tirer d'affaire en cherchant à s'occuper ; mais depuis sa sortie de chez son père, n'ayant pas continué d'étudier le droit pour se livrer au barreau, Fernand ne trouvait pas de place. Il réduisit sa dépense, puis il emprunta, puis sa montre, ses bijoux furent mis en gage, puis il vendit ses habits, et alors il vécut de pain et d'eau. Claire, instruite de la détresse de son frère, lui écrivit pour le supplier de fléchir, de demander pardon à son père et de rentrer dans sa famille.

« Non, répondit-il à cette lettre de Claire, non, je ne ferai point d'excuses ; on croirait que la misère me fait peur : je n'irai pas t'embrasser ; mon père m'a chassé, mes pieds ne toucheront plus le seuil de sa porte. »

« Et cependant je veux le voir ; disait la pauvre jeune fille toute en larmes, je veux savoir comment il vit, l'infortuné. » Elle imagina de lui donner rendez-vous le dimanche à la messe. Le jeune homme y vint ; elle fut frappée du changement que deux ans avaient apporté sur cet insoucieux et gai visage : plus de sourire, des yeux hâves et cernés, des cheveux en désordre, un teint fatigué... Claire détourna la tête pour cacher ses pleurs. « Ma sœur, dit Fernand avec l'accent d'une douleur amère, ma bonne sœur !... » Elle sentit une larme qu'il laissa tomber sur sa main. « Viens, lui dit-elle, viens ! que ces jours de deuil cessent pour tous ; mon père aussi est désespéré, tout sera bientôt oublié : je vais te conduire dans ses bras. »

— Dieu m'en garde ! s'écria le fier jeune homme ; si j'ai offensé mon père, je lui demanderai pardon, quand personne ne pourra me jeter à la tête que c'est l'intérêt qui m'y porte : je vais d'abord chercher de l'emploi.

— Tiens, prends cela, dit timidement Claire, en lui présentant cinquante francs, cet argent m'est inutile, et il pourra t'aider à attendre. » Fernand rougit : « Ma bonne sœur, je te priverais de tes épargnes, jamais. — Oh ! ne pense pas à moi, je n'ai besoin de rien. » Il refusait encore : elle le pressa tant qu'il prit cet argent, et un mois après, Claire le revit plus triste encore, car il cherchait vainement à s'occuper : partout on lui demandait une pension ou deux ans de son tems, et la misère arrivait. Claire s'aperçut que les bottes du jeune homme s'usaient ; que son habit, bien broissé, montrait déjà la corde. « Je t'apporte un petit présent, lui



dit-elle, en lui donnant encore cinquante francs. » Cette fois, pour compléter cette somme, elle venait de vendre un col de mousseline qu'elle avait brodé pour s'en parer au printemps. Fernand refusait, la bonne sœur fit un vertueux mensonge. « Ils sont presque à toi, dit-elle, car mon père me les a donnés hier sans motif : je suis certaine qu'il pensait à son fils. Notre père, il est bien à plaindre, Fernand, depuis le jour où tu nous as quitté ; il ne parle plus, et la nuit je l'entends gémir ; méchant, combien tu nous causes de peines ! » Fernand caressa tendrement sa sœur, mais un faux point d'honneur l'empêcha de revenir. Chaque jour pourtant sa position devenait plus effrayante : les semaines, les mois se passaient ; plus il attendait, plus il rendait une réconciliation difficile. M. Derbès, dont le cœur saignait, aurait accepté les plus simples excuses. Dans son amour paternel, il se reprochait presque sa juste sévérité ; mais il attendit vainement la moindre démarche de son fils, et blessé jusqu'à l'âme de cette conduite, dans laquelle se montrait pourtant une sorte de délicatesse, il en vint au point de ne pouvoir souffrir que la douce Claire lui dit un mot en faveur du banni, et Claire voyant la détresse de Fernand, Claire, qui ne pouvait plus sans pleurer regarder le linge usé de son frère, son habit râpé, ses bottes éculées, Claire travaillait jusque bien avant dans la nuit pour terminer quelques broderies qu'elle vendait, et dont elle portait le produit à Fernand, ayant fini par lui persuader que son père lui donnait cet argent. Mais la délicate jeune fille ne passait pas ainsi de longues nuits sans altérer sa santé ; sa pâleur attestait de ses veilles. Son père attribuait ce changement au chagrin. Un matin qu'il vit cette fille, maintenant sa seule tendresse, retenue au lit par la fièvre, son ressentiment éclata plus violent. « Puisse le ciel, s'écria-t-il, rendre à un fils ingrat le mal qu'il te fait ! » La jeune fille fut alitée près d'un

mois. Qu'on juge de ses angoisses ! la dernière fois qu'elle avait vu Fernand, il manquait de tout ; il parlait de suicide... Elle tremblait qu'il ne se portât à quelque extrémité, et en vain elle essayait de se remettre à l'ouvrage.

Ne pouvant résister à son effroi, elle se confia à Rose et l'envoya chez son frère. « Ah ! mademoiselle, s'écria cette fille en revenant, c'est grand pitié de voir ce pauvre jeune homme, autrefois si petit-maître qu'il ne pouvait supporter un pli de travers à sa cravate, un brin de duvet sur sa redingote, et qui maintenant est vêtu ni plus ni moins qu'un marchand de chaînes d'acier : sec, maigre, grelottant dans une petite chambre sans feu. Il pleurait, je gage, mademoiselle, quand je suis entré, car il a passé la manche de son habit sur ses yeux, et bien sûr qu'il n'a guère déjeuné aujourd'hui, je n'ai vu là rien pour manger. — Ah ! mon Dieu, Rose, s'écria la pauvre Claire, comment faire ? je n'ai plus d'argent, et ma broderie n'est pas finie. — Je lui ai donné dix francs comme de vous, mademoiselle. — Bonne fille ! — Pas moins, ça doit lui coûter à ce pauvre jeune homme de vous ruiner ainsi ; ça fend le cœur des deux côtés.

Le soir, Claire reçut la lettre suivante : « Je vois qu'il faut prendre un parti, j'ai appris que ce n'est pas mon père qui te donne ce que tu m'envoies ; tu te dépouilles pour moi ; qui sait si je ne suis pas cause de ta maladie ? et pourtant tes généreux efforts sont loin de me suffire ; la misère me gagne, je n'ose plus me montrer nulle part, mes amis commencent à me fuir, rien ne me réussit. Je vais tenter la fortune, c'est le seul moyen de me sortir d'affaire ; si cette ressource me manque... eh bien ! je me déciderai à sauter le pas. Adieu, ma sœur, toi que j'aime le plus au monde. »

« Ah ! ne joue pas, lui répondit Claire dans de mortelles souffrances, ne joue pas ! attends encore, je vais parler à mon père. Malheureux ! veux-tu la perte à tout



jamais. » Elle se décide à tenter de fléchir son père ; il est sorti ; elle compte les minutes jusqu'à son retour. On sonne, elle rassemble ses forces, mais ce n'est pas M. Derbès, c'est un billet de lui. « Ne m'attends pas pour dîner, ni même pour coucher, ma petite Claire, je vais à Saint-Brice ; on vend demain cette terre que je désire acheter, et je veux la visiter encore. Comme c'est après-demain dimanche, il est possible que je ne revienne que lundi. »

« Mon frère, mon frère ! s'écrie Claire éperdue, mon frère ! que vas-tu devenir ? que faire pour te sauver ?.. » Elle se désespère ; pourtant il n'y a pas de tems à perdre, la courageuse enfant se ranime au souvenir du danger ; elle rassemble ses bijoux, sa montre, une bague que vient de lui donner M. Derbès, tout, tout ! jusqu'à une petite croix d'or, présent de sa mère, aidée du bras de Rose, elle se traîne chez le joaillier de la maison, vend le tout et envoie le montant à son frère. Le jeune homme se sent heureux en recevant cette somme qui prive sa sœur de mille petits objets qu'elle aimait avec une joie d'enfant ; mais le malheur avait rétréci son ame, depuis trop de jours il luttait contre la faim pour n'être pas égoïste. Cet argent cependant fut sa perte, car dès lors une seule idée l'occupait, celle de trouver les moyens de rendre à sa sœur tout ce qu'elle sacrifiait pour lui. L'infortuné crut avoir une ressource dans le jeu. Jusque-là, la crainte de descendre plus avant dans l'abîme le retenait encore ; maintenant tout scrupule disparaît, il ne veut qu'une chose : de l'or ! il lui en faut, et le voilà livrant au hasard de la roulette le prix du sacrifice de la généreuse Claire. D'abord le sort le favorisa, puis arrivèrent les revers ; mais à chaque chance diverse il se sentait un nouveau désir de jouer, et bientôt Fernand, égaré par cette funeste passion, chassa de son ame tous les bons sentimens d'autrefois. La douleur de sa jeune sœur, de son vieux père, ne le touchait plus ; il aimait maintenant à vivre

sans famille ; quelquefois, le dimanche, il manquait au rendez-vous de Claire ; quand il y venait, il affectait l'ironie. Un jour, en le quittant, Claire crut lui faire un adieu éternel, car elle venait de lui entendre tenir de si étranges propos, qu'elle ne put se décider à les entendre une seconde fois ; mais avant de sortir de l'église, elle s'agenouilla, pleurante et désespérée. « O mon Dieu ! pria-t-elle du fond du cœur, mon Dieu ! jetez un regard de miséricorde sur ce pauvre égaré. » Ainsi Fernand empoisonnait les dernières années de son père et troublait les jours d'une sœur qui le chérissait. Sans lui, de douces heures auraient passé pour la jeune fille, elle allait se marier ; depuis long-tems, M. Derbès l'avait promise à un homme déjà placé haut dans la magistrature ; naissance, fortune, estime, tout se trouvait réuni dans cette alliance. Grave et sérieux, M. Daubigné n'inspirait pas une romanesque passion à sa fiancée, mais elle aimait à trouver dans celui qui allait être son protecteur un caractère ferme, une ame noble et généreuse ; calme et réfléchi elle-même, elle eût hésité à confier son avenir à un frivole jeune homme ; les formes un peu austères du magistrat lui plaisaient. Lui seul, pensait-elle, calmera les peines cuisantes de M. Derbès ; lui seul pourra le tirer de la tristesse incessante où il reste plongé. « Vous le chérirez, lui disait souvent Claire, vous lui serez un fils, puisque le sien est perdu, » et la douce fille versait des larmes. Quand le jour de signer le contrat fut choisi, quand elle songea que tout allait lui sourire, et que pendant qu'elle marcherait à l'autel, parée et adulée, Fernand, peut-être en proie au besoin, seul, abandonné, errerait dans quelque coin de l'église pour apercevoir sa sœur sous ses habits de mariée, elle se sentit au cœur une amertume affreuse ; tout le jour elle éprouva comme un pressentiment de malheur. Depuis trois mois elle ignorait absolument ce que devenait Fernand ; plusieurs fois elle avait



envoyé Rose s'enquérir de lui ; on ne put lui en donner de nouvelles, il avait quitté son logement. « Mon père, dit Claire un jour au vieillard qui la baisait au front, mon père, il est un pauvre enfant prodigue qui gémit loin de nous ; n'as-tu pas une bénédiction pour lui ? dis, mon bon père ! ne veux-tu pas qu'il s'asseye au bout de la table, le jour où nous tuerons le veau gras ?... » Jamais il n'y avait eu plus de douceur dans la voix de la jeune fille ; M. Derbès fronça le sourcil : « Ne me parle plus en faveur d'un misérable, répondit-il ; prévoyant tes regrets, j'ai tenté un dernier effort, ton fiancé lui a parlé, le malheureux rejette toute réconciliation ; maintenant, une assemblée de joueurs, des dés, des cartes, c'est tout ce qu'il lui faut ; je ne le maudis pas, mais qu'il sache un jour qu'il a abrégé ma vie. . . »

Un notaire sortait du salon, les amis de M. Derbès lui serraient la main ; tout était éclairé, parfumé ; Claire, émue et tremblante, venait de signer son contrat de mariage ; quelques jours encore, et à jamais son sort serait fixé ; elle rentra dans sa chambre, agitée de mille pensées diverses ; Rose la suivit. « Mademoiselle, dit-elle à voix basse, un commissionnaire a apporté ce soir une lettre pour vous, je crois que c'est de M. Fernand. — Donnez, Rose, donnez ! s'écria Claire troublée, en reconnaissant l'écriture, et laissez-moi seule ; elle saisit la lettre, brise le cachet, ses yeux parcoururent rapidement les lignes ; mais à mesure qu'elle avance sa vue se trouble, ses doigts se crispent, le papier s'échappe de ses mains ; ah ! c'est qu'elle lisait de terribles choses ! jugez : « Claire, » écoute, mon père se souvient-il qu'il a » un fils ? veut-il que ce fils vienne humilié et reconnaissant baiser la trace de » ses pieds, ou bien préfère-t-il le voir » tomber déshonoré dans la tombe ? Pour » m'acquitter envers toi, pour manger j'ai » joué et j'ai perdu vingt mille francs, il me » les faut demain matin, ou je me brûle la

» cervelle. Ah ! ma sœur bien-aimée, ne » te verrai-je donc plus ! mourrai-je donc » peut-être maudit de mon père ! la vie » m'a été bien amère depuis un an, et » maintenant qu'il me faut la quitter, je » la regrette, je la désire pour réparer mes » fautes. J'attendrai un mot de toi, demain jusqu'à dix heures, rue du Bouloy, » n. 7. Ta réponse est la vie ou la mort. »

Pendant quelques minutes la pauvre Claire demeura anéantie, mille idées fantastiques traversèrent son cerveau sans qu'une seule pût s'y fixer ; quand la mémoire lui revint, elle poussa un cri perçant ; son père, qui venait de se coucher, l'entendit. « Claire, s'écria-t-il avec anxiété, est-ce toi qui te plains ? » Cette voix inquiète et suppliante la glaça de terreur, pourtant elle sentit qu'à ce moment seul elle aurait de la force, et se traînant jusqu'à la porte de la chambre de son père : « Grâce, demanda-t-elle, grâce pour le proscrit ! — Ma fille, dans un jour où j'ai chassé cet amer souvenir, il est mal à toi de me le rappeler. — Crois-tu que lui aussi ne souffre pas ! la misère, le remords ; oh ! grâce, grâce pour lui ! » Elle tendait vers le lit de son père des mains suppliantes ; le vieillard fut ému. « Claire, je t'aime tendrement, ta douleur me poigne, tu es un ange et je ne veux pas empoisonner tes jours de joie. Fernand m'a outragé, il a blanchi mes cheveux et tué mes espérances ; mais s'il se repent, s'il ne passe plus sa vie dans de vils tripots, qu'il vienne se jeter à mes pieds et je le releverai ; mais s'il n'est qu'un misérable joueur, qu'il meure loin de moi. » Jamais, jamais, balbutia Claire en se retirant pâle et froide comme une ombre, jamais je ne dirai ce fatal secret, ma bouche s'y refuse ; tu serais maudit. Fernand ! mon frère, qu'as-tu fait ! Et l'infortunée passa la nuit dans d'horribles douleurs ; tantôt se repentant de sa faiblesse, tantôt désespérée, puis imaginant un projet, puis un autre ; à la fin, se jetant à genoux devant le petit crucifix que la pieuse enfant



avait placé entre ses blancs rideaux, elle implora celui qui n'abandonne pas quand tous les autres viennent à manquer; elle pria long-tems avec ferveur; puis, se relevant plus calme, comme le jour commençait à poindre, Claire mit son chapeau, son manteau, et ouvrant avec précaution la porte, elle sortit de sa chambre, descendit rapidement l'escalier, passa près de la loge du concierge sans être aperçue, et se trouva pour la première fois de sa vie seule.... dans la rue, à sept heures du matin! au mois de décembre.... Il neigeait, une brise froide soufflait, les rues étaient presque désertes, Claire marchait d'un pas précipité; elle parcourut ainsi la rue Godot-de-Mauroy, la rue des Capucines; mais, arrivée près la rue de la Paix, elle s'arrêta.... une pénible émotion contracta son visage. « Ah! se dit-elle, en s'appuyant contre une boutique encore fermée, quedira-t-on, à cette heure, seule! par un tems si affreux, que dira-t-on de me voir chez lui? » Elle fléchissait, regardait le chemin qu'elle venait de parcourir comme tentée de retourner sur ses pas. — Non, dit-elle enfin en s'efforçant d'avancer, non, je ne dois pas hésiter, je dois sauver mon frère. » Et la jeune fille reprit sa marche rapide. « Gare! gare! eric un cocher de cabriolet, au coin de la rue Neuve-St-Roch, gare! » Claire, qui ne voyait ni n'entendait, avait failli être renversée; en même tems un homme s'élançant de ce cabriolet saisit par le bras la pauvre effrayée. « Claire! grand Dieu! est-ce vous? » C'était M. Daubigné... Claire tressaillit. « Que le ciel qui vous envoie soit béni, monsieur Alfred, j'allais chez vous. — Chez moi, Claire, seule! à cette heure? — Oui, chez vous, il faut que je vous parle. — Me parler, chez moi? » Aussi troublé qu'elle, il voulait l'aider à monter dans le cabriolet; mais une idée subite vint à la jeune fille. « Non, ici, devant Dieu. » On ouvrait l'église de Saint-Roch, qui se trouvait déserte et sombre, Claire entraîna son fiancé dans une cha-

pelle isolée. « Monsieur Daubigné, lui dit-elle, m'aimez-vous assez pour me sauver la vie? » Il la regarda avec anxiété; « c'est plus que la vie que je vous demande, c'est un de ces services pour lesquels il n'est point de remerciemens, point de reconnaissance possible; pouvez-vous me prêter vingt mille francs? — Vingt mille francs, à vous, Claire, et pourquoi? — Oui, vingt mille francs, il me les faut avant dix heures; oh! prêtez-les-moi; au nom de tout ce qui est sacré, prêtez-les moi! » Elle se jeta aux pieds d'Alfred qui la regardait avec terreur. « Écoutez-moi, lui dit-elle, je suis beaucoup moins riche que vous, je sais que vingt mille francs c'est une somme énorme, et nous ne serons pas assez riches pour que cette somme ne nuise pas à votre fortune... Mais vous n'avez acheté une corbeille, trop belle, vendez-la... vous deviez me donner douze cents francs pour ma toilette... je ne vous en demande que six, et je vous promets de vous faire autant d'honneur... d'être aussi bien mise que les femmes de vos amis... et puis, je vous aimerai tant, que vous me trouverez aussi jolie... Oh! ne me refusez pas, Alfred, vingt mille francs à l'insu de tout le monde, à l'insu de mon père surtout! vingt mille francs avant dix heures, je vous en prie! » Il y avait de l'égarément sur sa figure, M. Daubigné en fut effrayé. « Claire, dit-il avec une pénible inquiétude, calmez-vous, quel affreux secret pouvez-vous avoir à nous cacher! — Oui, c'est un affreux secret, mais jurez-moi de le garder et je vous le dirai. — Je le jure! — Eh bien, lisez cette lettre. » Elle lui remet le billet de Fernand, pendant qu'il le lisait, elle était tombée à genoux sur les marches de l'autel; et pâle, pleurante, les yeux levés au ciel, la jeune fille semblait une de ces vierges divines agenouillées au pied de la croix. Après avoir lu, Alfred contempla Claire quelque tems en silence; ses larmes, à lui, coulaient aussi. « Noble et douce créature, relevez-vous, relevez-vous! car vous n'a-



vez plus rien à demander à Dieu; c'est moi-même qui porterai l'argent à votre frère. » Un rayon de pure joie passa sur le front de Claire. Regardant son fiancé avec attendrissement : « Toute ma vie pour vous bénir ! » s'écria-t-elle. Il y eut un instant de mutuelle émotion. « Claire, reprit M. Daubigné, je cours chez mon notaire, et dans deux heures Fernand recevra vingt mille francs; il serait infâme si votre générosité ne le corrigeait pas. Adieu ! rentrez avant que votre père s'aperçoive de votre absence. » Et Alfred s'éloigna précipitamment de la chapelle.

Deux heures après, le jeune magistrat entra dans le salon de M. Derbès; il alla vers Claire, la prit par la main pour la conduire près du vieillard. « Mon père, lui dit-il, vos enfans vous apportent votre cadeau de noce. » Il lui présenta un papier, c'était une lettre de Fernand. « Grand Dieu ! monsieur Alfred, qu'avez-vous fait ? s'écria Claire, reculant effrayée. » Il la rassura d'un regard, et M. Derbès lut : « Mon père, ce n'est pas d'aujourd'hui que le remords me ronge ; du jour où j'ai quitté votre maison vénérée il n'y a plus eu pour moi de bonheur possible ; si la malédiction du ciel ne se fût pas attachée aux pas d'un fils ingrat, le sort m'eût peut-être été moins contraire ; alors j'aurais pu, sans être soupçonné de

» lâcheté, venir me jeter à vos pieds ;  
» croyez-le bien, une sorte de fierté m'a  
» seule retenu ; maintenant qu'un géné-  
» reux ami me tend une main secourable,  
» qu'un être humain s'intéresse à votre  
» malheureux fils, je vous conjure, mon  
» père, de recevoir mon repentir, et de  
» prononcer sur moi un mot de bénédic-  
» tion, pour que Dieu veuille protéger mes  
» entreprises. Une place m'est offerte en  
» Allemagne, je l'accepte avec reconnais-  
» sance ; quand quelques années de bonne  
» conduite et d'exil m'auront purifié de  
» mes fautes, ô mon père, je viendrai de  
» nouveau contempler votre visage res-  
» pectable, et aider l'ange que je laisse  
» près de vous à soigner votre vieillesse. »

M. Derbès étendit la main : « Que Dieu te pardonne comme je le fais dans cet instant, mon fils, dit-il, en levant au ciel des yeux humides ; mes vœux accompagneront ton retour au bien. »

Peu de jours après, à huit heures du matin, dans l'église de l'Assomption, des amis assistaient au mariage de Claire Derbès et d'Alfred Daubigné, alors quelques exclamations de surprise furent entendues quand on vit que la mariée n'avait pas un bijou. « Mon ami, dit tout bas Claire à son mari en sortant de l'église, allons dire adieu à mon pauvre frère exilé... »

M<sup>me</sup> VICTORINE COLLIN.



## Le petit Joueur de Harpe.

O ma harpe ! seul héritage  
Que mon vieux père m'a laissé,  
Viens attendrir, à son passage,  
L'homme opulent au cœur glacé !  
Mon ame souffre, à ses regrets en proie,  
Et de la faim je ressens les douleurs.  
Harpe fidèle, essaie un chant de joie...  
La corde, hélas ! se détend sous mes pleurs !

« O mon fils ! me disait mon père,  
» D'un pain noir m'offrant la moitié,  
» Le ciel, en qui le pauvre espère,  
» Près du malheur mit la pitié. »

Cachons les maux que le sort nous envoie,  
Comme un cercueil que l'on couvre de fleurs ;  
Désespérés, sachons feindre la joie...  
L'homme heureux fuit le spectacle des pleurs.

O ma harpe ! sois toujours prête  
A redire un joyeux refrain ;  
La foule à ces doux sons s'arrête....  
Mon front reste pâle et chagrin.  
La charité veille en vain sur ma voie ;  
Quand un refus insulte à mes malheurs,  
Je me résigne à la mort avec joie ;  
Je dis : « Mon père ! » et je verse des pleurs.

PAUL LACROIX.



Ayuntamiento de Madrid



Mélanges.

ALBUM DES ANTIQUITÉS DE PARIS.

(7<sup>e</sup> ARTICLE.)

HOTELS SAINT-PAUL

ET DES TOURNELLES.

(3<sup>e</sup> ARTICLE.)

De grands événemens se sont passés à diverses époques dans ces deux hôtels royaux ; bien des princes, des évêques, des rois même y sont morts ; là ont eu lieu des mariages illustres, ici des naissances royales ; ailleurs des pas d'armes et des fêtes célèbres. Que reste-t-il de tout cela ? Où trouve-t-on aujourd'hui les traces de ces magnificences ? On reconnaît à peine une tournelle gothique, enfouie dans la maçonnerie de quelque arrière-cour, et changée en magasin ou en grenier. Le souvenir qui évoque les personnages et les faits du vieux tems hésite à les replacer dans ces rues désertes, dans ces maisons boiteuses, parmi cette population rare et chétive d'artisans et de bons rentiers. Pourtant, à chaque pas, on foule un sol historique : il y a des écussons d'armoiries derrière ces enseignes, et des noms de hauts-barons sous ces noms de marchands, car le peuple occupe maintenant l'ancien domaine de la noblesse, et la boutique a partout envahi le palais.

Reconstruisons par la pensée ce noble hôtel Saint-Paul avec ses innombrables corps-de-logis ; repeuplons-les de leurs habitans du quinzième siècle ; que la cour de Charles VI y déploie son pompeux cérémonial, et que la féodalité se réveille à l'ombre de la Bastille, braquant ses coulevrines sur le faubourg Saint-Antoi-

ne. Quelle scène neuve et brillante va nous apparaître au lieu de ces ruelles de boue qui s'entrecroisent autour de l'Ar-senal.

Le jacquemart de la paroisse Saint-Paul sonne midi. Le jacquemart est une figure d'homme d'armes, ingénieusement fabriquée, qui, du haut de la tour de l'église, frappe l'heure avec sa masse sur une grosse cloche. Hélas ! l'église n'a plus de tour, et le jacquemart a été fondu en gros sous, à la révolution ! midi, c'est l'heure du dîner de nos bons aïeux qui faisaient un repas de plus que nous. Les portes de l'hôtel se ferment ; les archers de la garde du roi, habillés d'un corselet de cuir de cerf, et coiffés d'un pot de fer ou casque sans visière, l'arc sur l'épaule et la *trousse* ou carquois à la ceinture, vont faire sentinelle pour empêcher que les voleurs s'introduisent dans le logis royal, et que les importuns viennent troubler la paix de la table. *Le roi des ribauds*, espèce de lieutenant de police, attaché à la maison du roi, visite les cours et les galeries, à la tête de ses gardes de la porte, armés de bâtons ferrés, et fait sortir de l'hôtel toutes les personnes qui n'ont pas *bouche en cour*, c'est-à-dire qui ne sont pas nourries avec les officiers ordinaires du roi, de la reine et des princes. A cette heure-là, le palais ressemble à la demeure d'un patriarche ; chacun se rend au repas de famille qui est servi dans les *salles* et les *festinnels*. On ne voit pas un visage étranger ; car la vaisselle d'argent a été tirée des buffets et des dressoirs, cette riche vaisselle qui excite sans cesse la cupidité des mauvais garçons et des larronnesses : hier encore on a enfoui vive une femme qui avait volé un drageoir de vermeil au couvert de Madame Isabeau de Bavière.

Entrons dans la salle : le roi Charles VI est assis à table avec ses oncles et ses fils : la table a la forme d'un fer à cheval ; les convives sont rangés d'un seul côté, le roi siège au milieu, sur une grande



chaire surmontée d'un *dorseret* ou dais. Le dîner se compose de plats énormes et bizarrement variés d'aspect : la cuisine emprunte ses formes capricieuses au dessin et à l'architecture ; la pâtisserie s'élève en forteresses, se hérisse en tourelles, se dresse en montagnes, se façonne en statues ; ce sont des tourtes, des pâtés, des godiveaux capables de donner des indigestions à un chapitre de couvent. Les viandes sont abondantes, et chaque pièce se présente flanquée de gibier et d'oiseaux. On dirait, à voir ces quartiers de bœuf et de mouton, à demi couverts de pluviers, de bécasses, de pigeons et d'ortolans, que ce banquet a été préparé pour des ogres ou des géants. Le mets le plus estimé, c'est le paon, qui semble vivre et nager dans un lac de sauce verte, tant sa queue éclatante, tant son plumage doré, tant sa crête orgueilleuse sont bien préservés des atteintes du feu. Maître Taillevent, le *queux* ou cuisinier par excellence, n'a pas de rival dans l'art culinaire, et ses recettes savantes ont survécu à l'hôtel Saint-Paul, puisque l'antiquaire en découvrirait quelques-unes dans la *Cuisinière bourgeoise*.

Cette admirable cuisine pêche seulement par l'excès des épices qui combattent parfois les parfums de l'eau de rose, cette compagne obligée de tous les ragouts ; soupes, rôtis, légumes, entremets, tout est arrosé d'eau de rose, qui réjouit à la fois le palais et l'odorat. L'imagination du *queux* est intarissable : tous les jours, nouvelles soupes, nouvelles sauces, nouvelles friandises, et pourtant l'Amérique et le sucre n'étaient pas connus. Les sucreries ne manquent pas ; on compterait plus de trente sortes de confitures et de dragées. Le vin lui-même participe à la faveur qu'on accorde de préférence aux choses sucrées : le vin est cuit, aromatisé et miellé ; le vin se métamorphose en hypocras. Des verres ! les pages apportent des coupes d'or ciselées, des calices en cristal : le grand

échanson fait l'essai de la boisson, comme le grand panetier et le grand-maître essaient le pain et les viandes, à mesure que les valets tranchans découpent et offrent au roi le plat essayé, sous une *touaille* ou serviette. L'étiquette veut que le roi et les princes du sang soient servis *couverts*.

Pas une seule femme dans l'assemblée ; aussi un profond silence y règne-t-il. On n'entend que le claquement des mâchoires et le grincement des fourchettes à trois dents sur les assiettes d'argent. Ce n'est pas seulement le respect inspiré par la présence du roi qui commande cette réserve aux assistans, mais on regarde le repas comme sanctifié par la prière qui le commence et qui le termine. Souvent un clerc de la chapelle fait une lecture pieuse dans les Écritures ; quelquefois, maître Salmon, le secrétaire du roi, récite des réflexions morales qu'il a rédigées sur des questions que Charles VI ne dédaigne pas de lui proposer.

Les grâces dites, on quitte la table et la salle. Chaque serviteur retourne à ses fonctions avec une diligence ponctuelle : les pages se répandent dans les galeries, dans les cours, dans les *étables* ; on habille les grands chevaux pour la joute ou pour la promenade ; on fourbit les armures et les armes, on encapuchonne les faucons pour la chasse au vol, on couple les chiens pour la chasse au courre. La reine et les dames sont rentrées dans leur appartement secret, où elles brodent et filent en s'entretenant du dernier ou du prochain tournoi, du plus brave *tenant* et du plus beau coup de lance. Le roi, suivi de son fou qui l'égaie par des bons mots remplis de sel, se renferme avec ses conseillers, dicte des ordonnances et règle l'administration de son royaume ; on bien, seul avec son confesseur, il lui demande une absolution pour être toujours prêt à faire une bonne mort ; ou bien, dans le cabinet du trésor, il examine les vastes armoires qui plient sous le poids de l'orfèvrerie



et qui resplendissent de pierres précieuses ; ou bien, dans sa *librairie*, il feuillette quelque lourd manuscrit, relié en bois couvert de velours, à fermoir d'or. Il lit deux ou trois pages écrites sur le vélin blanc avec des lettres en or et en couleur, et admire les miniatures dues au pinceau de son peintre Gringonneur, qui achève en ce moment de colorier un jeu de cartes pour les *battemens royaux*.

UNE JEUNE ANTIQUAIRE.

## Revue des Théâtres.

### THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE.

*La Grande Duchesse*, drame lyrique en quatre actes, paroles de MM. Merville et Mélesville, musique de M. Carafa.

Une nouvelle florentine, éminemment dramatique, a fourni le sujet de cette pièce.

Ici la scène se passe en Allemagne. Au premier acte, Amélie, compagne d'enfance de la grande duchesse Mathilde, se voit forcée par son père d'épouser un vieux conseiller aulique, bien qu'elle aime le jeune Albert, et meurt au moment où elle signe le contrat de mariage qui la sépare de celui qu'elle aime.

Au deuxième acte, on enterre la pauvre Amélie ; son convoi vient à passer, tandis que dans un cabaret voisin on célèbre la noce de la jeune Marie, qui, plus heureuse, épouse son promis, Frank le fossoyeur.

Au troisième acte, Albert inconsolable veut revoir encore une fois celle qui est morte pour lui, il se présente chez Frank ; celui-ci l'introduit pendant la nuit dans les caveaux de l'église Saint-Pierre. Là, en pleurant sur la tombe où repose pour toujours Amélie, Albert s'a-

perçoit qu'elle respire encore et l'arrache des bras de la mort.

Enfin au quatrième acte, la grande-duchesse, touchée de tant d'infortunes, bien qu'elle aime Albert en secret, de son autorité privée, rompt le mariage du vieux conseiller aulique, et unit Albert et Amélie.

Cet ouvrage a obtenu un brillant succès. On a beaucoup applaudi trois petits couplets fort jolis en mouvement de walse, un duo entre M<sup>me</sup> Casimir-Amélie, et Thénard-Albert, remarquable par un caractère doux et tendre ; un duo bouffe entre Coudere-Frank, et M<sup>lle</sup> Lebrun-Marie, rempli de charme et de grâce ; un chœur de buveurs en opposition avec un chœur funèbre ont été favorablement accueillis, et au troisième acte, un orgue soutient heureusement un chœur religieux. Cet opéra comique est rempli de situations touchantes et d'idées musicales ; il est fort bien chanté, monté avec beaucoup de soin et de luxe, et attire la foule à ce théâtre qui nous promet pour cet hiver un opéra en trois actes de l'auteur de la *Juive* ; puis un ouvrage en un acte de MM. Auber et Scribe, pour les débuts de M<sup>me</sup> Damoreau, dont l'entrée à ce théâtre lui assure un succès de vogue.

F. D. P.

### Correspondance.

Je te souhaite une bonne année ! En écrivant ces mots, que je te dis du cœur, je sens que mes yeux se mouillent de larmes... Que serait-ce donc si je te les disais de bouche... Je ne pourrais, j'en suis sûre, retenir mes sanglots, ni toi non plus ; car il y a dans l'émotion de la voix quelque chose qui se gagne... D'ailleurs, je ne trouve pas que ce soit si gai,



un premier jour de l'an ; il y a bien peu de personnes auxquelles on n'ait à souhaiter une année *plus* heureuse. Qui n'a perdu un parent, un ami, une possession, une espérance?... Et puis je me dis : « Encore une année de moins sur le compte de ceux que j'aime, encore une année de plus sur mon compte... » Alors je fais mon examen de conscience. Je me demande : Qu'ai-je gagné en bien ? qu'ai-je perdu en mal ? Je ne suis pas assez contente de mes réponses... et, sans m'arrêter, qui toujours dans ce cas me soutient, me console, je crois que je ne me consolerais jamais !

Comme, grâce à tes talens, à ta raison, tu n'as pas les mêmes sujets que moi d'être triste, je viens m'égayer avec toi en te parlant toilette, ce qui pour nous est bien intéressant.

Je vais d'abord t'expliquer la gravure de modes.

La robe de ville est en satin de laine. Cette étoffe coûte de 5 fr. 50 c. à 8 fr. 50 c. Il en faut huit aunes et demie, y compris la pèlerine, que tu tailleras dans la longueur de l'étoffe, afin de n'avoir pas de couture au milieu du dos. Pour le modèle, je te renvoie à la planche XII de la 2<sup>e</sup> année, et pour celui des manches et des poignets, à la planche VI de la 3<sup>e</sup> année.

La robe de bal est en gaze de Savoie à 4 fr. Il en faut sept aunes. Cette étoffe fraîche, légère, et cependant solide, se porte sur du gros de Naples blanc ou sur de la percale lustrée. Tu tailleras les manches sur le modèle de la planche XII de la 2<sup>e</sup> année.

La coiffure se compose d'un biais de velours que tu tailles sur une aune de long et sur un pouce de large ; tu fais un rempli à l'un des côtés de ce biais ; et, après y avoir introduit une petite canette, tu le couds sur l'autre côté : ce biais ainsi fait ne doit plus être large que d'un demi-pouce. Puis tu tailles deux biais d'une demi-aune de long sur un

douze de large ; tu fais un ourlet de chaque côté : ces biais ainsi ourlés ne doivent être larges que de deux pouces et demi. Avec ces biais, tu formes séparément deux nœuds de chacun quatre boucles, que tu serres par une agrafe de velours. Ensuite tu prends le petit biais de velours, à partir d'un des bouts, tu mesures un demi-tiers, tu y couds un nœud, à partir de ce nœud, tu mesures un quart et tu y couds l'autre nœud. Pour te coiffer, tu places le bout le plus court derrière ta tête, sous la tresse ; les deux nœuds se trouvent alors sur les deux joues, le bout le plus long passe derrière ta tête, repasse sur ton front, et va rejoindre le bout le plus court pour se cacher avec lui sous la tresse. Je permets à ton goût de placer les nœuds ou plus haut ou plus bas ; tu peux même, au lieu de quatre boucles, n'en faire que deux, une petite et une très-longue. Tu peux encore les faire inégales, c'est-à-dire, d'un côté trois boucles qui baissent et une qui s'élève, de l'autre trois qui s'élèvent et une qui baisse. Au lieu de velours en biais couleur oreille d'ours, vert ou bleu, tu peux te servir de velours à l'aune, alors ta coiffure sera en velours noir.

Le chapeau est aussi en velours, et coûte 40 fr. ; mais la forme est très-grande, et un chapeau de velours peut durer trois ans. Les couleurs à la mode sont : vert, noir, oreille d'ours ; en peluche, le blanc est fort distingué... Tu vois que le froid a chassé toutes les étoffes légères.

Maintenant, prenons la planche. Le n<sup>o</sup> I est un des côtés du devant de la robe de ville ; le n<sup>o</sup> II, la moitié du dos, car la robe est fermée par derrière ; le n<sup>o</sup> III indique jusqu'où les devans doivent croiser. La jupe, de cinq lés, se ferme sur le côté gauche, en laissant une ouverture d'un demi-tiers. Le corsage, les manches, la ceinture d'étoffe pareille, et qui se termine en rond du côté gauche, pour cacher les agrafes, sont garnis d'un passe-poil de gros de Naples de la couleur de



la robe ; l'endroit où la jupe est censée ouverte est aussi garni de même ; mais alors le passe-poil forme un large ourlet, dont le point est cousu à la jupe et la ferme.

Le n° IV est la moitié du devant de la robe de bal ; le n° V la moitié du dos qui s'agrafe par derrière ; le n° VI te représente le dos et le devant réunis. Ce corsage se monte sur un petit ruban de fil et non sur une ceinture.

Le n° VII est la moitié de la pièce sous laquelle on monte le manteau ; le n° VIII est le collet de ce manteau. Tu vois qu'en cela je ne t'indique rien de bien nouveau ; mais les changemens n'ont pas été heureux. Il faut trois aunes et demie de mérinos ouaté et doublé, ou sept aunes de satin de laine ouaté et doublé. Le manteau se taille d'une aune de haut, je suppose, la rotunde d'une demi-aune de haut, et le tout garni d'un passe-poil de gros de Naples pareil à la doublure, si elle est neuve et d'une couleur tranchante, sinon en gros de Naples pareil au dessus.

Les sacs se font tantôt en portefeuille, comme celui du n° V de la troisième année, tantôt comme celui du n° VIII de la première année. Pour ces derniers, les glands sont en soie ou en or, et s'exécutent de même que ceux de la bourse en filet dont je t'ai parlé au n° XII de la troisième année. Quant à l'étoffe, on emploie le velours, le satin, que l'on brode en soie de couleur ou en or.

Les gilets sont en velours, en casimir, en satin ; ils se brodent en soie ou en soie et or. Les cravates bleues se brodent en soie blanche. Enfin, pour toutes ces broderies je n'ai rien de mieux à t'indiquer que les différens semés qui sont répandus dans tous les numéros depuis le commencement de notre journal.

A présent, je souhaite que tu donnes ou que tu reçoives toutes ces jolies choses pour éternelles. En retour, souhaite-moi un tems moins rigoureux, car, en

vérité, tout m'est douleur. Si j'ai chaud, je souffre en pensant qu'il y a de pauvres gens qui ont froid ; si j'ai froid, je souffre encore en pensant qu'il y a de pauvres gens qui souffrent plus que moi.... Tu comprendras pourquoi je suis si triste le premier jour de l'an ! J'aurais été gaie lorsque l'année commençait à Pâques. A cette époque, la terre et le ciel semblent sourire aux hommes !... Alors, après avoir cueilli pour toi une paquerette des champs, que ma lettre t'eût portée pour éternelles, en effeuillant la petite marguerite, elle aurait fini par te dire : *Je t'aime.*

J. J.

### Éphémérides.

1<sup>er</sup> janvier 1308. — *Jour fixé pour la liberté de la Suisse.*

Dans les premières heures de l'année 1308, une jeune fille du château de Rotzberg introduisit dans sa chambre, au moyen d'une corde, un jeune Underwaldien, du nombre de ceux qui avaient formé le saint complot de délivrer leur patrie. Vingt de ses amis l'avaient accompagné jusque dans les fossés du château. Il les fit monter à l'aide de la corde dont il s'était servi lui-même. Le châtelain et ses gens furent bientôt leurs prisonniers, et après s'être rendus maîtres de la porte, ils demeurèrent en repos.

Au point du jour, le gouverneur Landenberg, qui logeait à Sarnen, étant descendu de son château pour aller à la messe, rencontra vingt paysans d'Underwald, qui venaient lui offrir des veaux, des chèvres, des agneaux, des lièvres et des poules, suivant l'ancien usage des Alpes et des contrées voisines. Le gouverneur, charmé de ces dons, commanda aux paysans de les porter dans son châ-



teau. Lorsqu'ils y furent tous entrés, l'un d'eux sonna du cor; ils armèrent aussitôt la pointe de leurs bâtons d'un fer qu'ils avaient jusqu'alors tenu caché dans leur sein, et trente de leurs compagnons étant accourus du bois d'Erlen, ils s'emparèrent du château, et firent ses habitans prisonniers. Au signal qu'ils donnèrent, on se rassembla de tous les villages d'Underwald pour la conquête de la liberté, et les signaux dont on était convenus s'allumèrent de montagne en montagne. Il n'y eut pas une goutte de sang de répandu et pas un seigneur ne fut dépouillé de ses droits. Le dimanche suivant 7 janvier, les Suisses assemblés renouvelèrent sous la foi du serment leur alliance antique et perpétuelle.

Cette révolution si simple et si grande, préparée dans la vallée de Rutli (17 novembre 1307), fut aidée par la mort de l'empereur Albert (1<sup>er</sup> mai 1308), et terminée par la bataille de Morgarten (15 novembre 1315). En mémoire de cette victoire célèbre, le canton de Schwitz, dans lequel Morgarten est situé, donna son nom à tout le pays.

### Mosaïque.

M. Allard, brave et hardi soldat de l'empire, aide-de-camp d'un maréchal assassiné en 1815, quitta alors la France et s'en alla jusque dans l'Inde. Arrivé à Lahore, le roi Runjet-Sing, qui est un grand homme, s'attacha notre compatriote et le nomma généralissime de ses armées. Voilà donc les soldats indiens portant le turban de cachemire, la brillante aigrette, et du reste habillés comme les soldats français du tems de l'empire, exécutant les mêmes mouvemens, aux mêmes

commandemens : En avant... marche ! et ces trois mots si français, que M. de Châteaubriand a entendu répéter à de petits Arabes jouant dans le désert, le sont encore maintenant dans les plaines de Cachemire.

A l'instar de la croix-d'honneur, le général Allard a institué la croix de Gourou-Goving-Sing, que l'on suspend à un ruban orange. Gourou-Goving-Sing est le prophète et le fondateur de la religion du pays. Cette religion est un déisme pur.

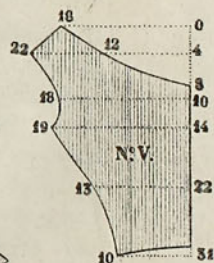
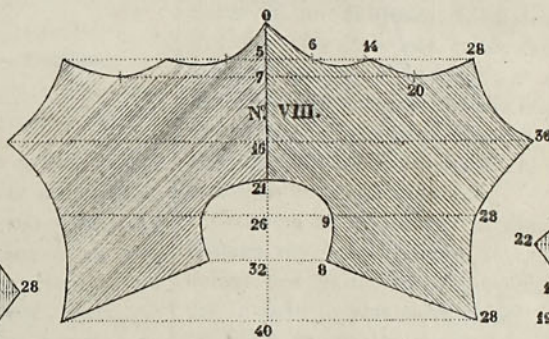
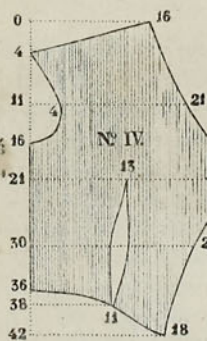
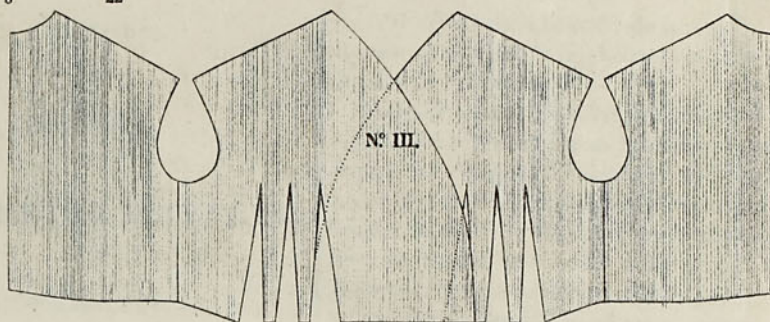
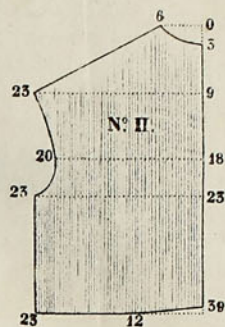
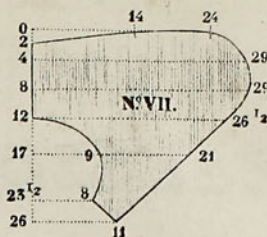
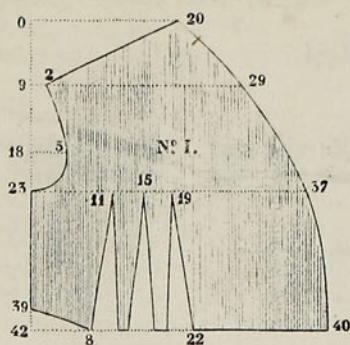
Parmi les originalités de Runjet-Sing, le général Allard cite celle-ci. Le rajah a une caisse pour les pauvres, et voici comment il la remplit. Tous les mois il se fait peser. Lorsqu'il est dans une balance, on met dans l'autre de l'or, de l'argent, des denrées, jusqu'à ce que l'on ait obtenu le poids du roi, et ce poids est donné aux pauvres. Il faudrait que ce souverain fût bien gras... malheureusement il est bien maigre.

Le général Allard a épousé une des parentes du rajah, et vient d'arriver en France avec sa femme et ses enfans, qu'il fait instruire dans la religion catholique. Fêté à Paris, reçu par le roi, par les ministres, le général Allard a été chargé d'une mission auprès du rajah, et au printemps notre compatriote s'embarquera pour le royaume de Lahore. Mais s'il abandonne de nouveau la France, c'est par amour pour elle, pour veiller à ses intérêts dans l'Inde, et faire respecter le nom français en tenant la promesse de revenir qu'il a faite au roi de Lahore.

J'ai voyagé parmi les nations étrangères, partout je n'ai trouvé que des hôtes bienfaisans... Mais la joie ne pouvait entrer dans mon cœur, je n'avais plus de sentiment que pour ma patrie.

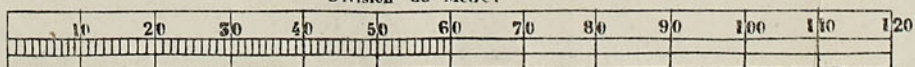
THÉOGNIS.



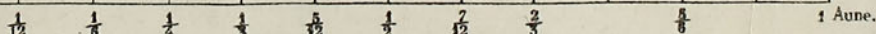


Ayuntamiento de Madrid

Division du Mètre.



Division de l'aune.





teau  
d'eu  
tôt  
qu'i  
dan  
pag  
len  
ren  
qu'  
tou  
cor  
on  
en  
sau  
ful  
su  
re  
al

P  
vo  
l'  
m  
v  
v  
d  
s



Ayuntamiento de Madrid